
C, LEM;

LE VALET
PAR CIRCONSTANCE.
T. III.

LE VALET

PAR CIRCONSTANCE,

OU

LE PANORAMA

DE QUELQUES MAISONS DE PARIS VUES DANS L'INTÉRIEUR;

Par l'Auteur du MARCHAND FORAIN, de la ROCHE DU DIABLE, etc., etc.

Pour connaître la vie et les mœurs des humains,
Une mai on suffit; voyez ce qui s'y passe,
Vivez-y quelques jours, et puis ayez l'audace,
Quand vous en sortirez, d'accuser vos destins.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,
CHEZ LEDOUX ET TENRÉ, LIBRAIRES,
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 8.

1817.

DE L'IMPRIMERIE DE FEUGUERAY,
Rue du Cloître St-Benoît, n° 4.

LE VALET
PAR CIRCONSTANCE.

CHAPITRE XXV.

Continuerai-je ou supprimerai-je l'évènement qui m'a fait abandonner la maison de M. l'Ordonnateur et sa généreuse protection? Telle est la question que je me suis faite en commençant ce chapitre; question qui fera soupçonner d'avance que ce trait de ma vie n'est pas à mon avantage.

Cependant, la véracité dont se pique un historien l'a emporté. Pourquoi m'épargnerais-je, me suis-je dit, plus que je n'ai épargné tous ceux dont

j'ai eu occasion de parler? Pourquoi ne me montrerais-je pas tel que j'ai été?

Ce moment d'erreur, chaque fois que je me le rappelle, produit dans mon esprit un mouvement d'effroi semblable à celui que produit sur les sens le souvenir des sauts périlleux faits dans l'âge où l'on ne connaît point le danger. Comment en effet, pénétré d'un sentiment qui m'était cher, dont l'objet m'était sacré, auquel je ne pensais qu'avec respect, ai-je pu profaner un culte aussi pur? et, livré au trouble de mes sens, croire que ce que j'éprouvais était le bonheur suprême? Mais je m'abandonne aux réflexions lorsque je dois raconter des faits : j'y reviens.

Il y avait deux jours que j'étais débarrassé de M. Boyar et de ses projets de politique et de finance, lors-

qu'enfin M. l'Ordonnateur, de retour, annonça le dessein de profiter de la belle saison pour aller à Boulogne près Paris, passer quelque temps à sa maison de campagne, et y recevoir ses amis. J'y fis transporter tout ce qui était nécessaire, et préparer les douze chambres de maîtres, non compris l'appartement principal, pour ceux qui étaient retenus, et qui consentaient à y passer quelques jours.

La proximité où cette jolie habitation se trouvait de Paris laissait à M. le Commissaire la facilité d'y venir tous les matins, et de pouvoir revenir pour dîner, et profiter du reste de la journée pour se reposer. Quelques personnes y étaient venues; mais deux seulement étaient restées, lorsqu'enfin il y vint plusieurs dames dont quelques-unes étaient citées par les soins qu'elles avaient pris d'arrêter les proscriptions,

les jugemens révolutionnaires, et d'adoucir les tigres qui les ordonnaient. Parmi elles en était une que je nommerai seulement Circé, nom qui convient à cette enchanteresse par l'empire qu'elle exerçait sur les cœurs, et qu'elle prit sur le mien au premier instant oùj e la vis.

On allait se mettre à table; je donnais quelques ordres; le salon s'ouvre; je me retourne : c'était cette dame, conduite par l'Ordonnateur. Je me trouve pris entre elle et la chaise où il l'a conduisait. Frappé de l'éclat de ses charmes, je ne songeai que trop tard à me déranger; il s'éleva un rire flatteur pour elle, et qui, sans être désobligeant pour moi, ne laissa pas que de me troubler. Pendant que chacun prenait sa place, j'eus le temps de me remettre; mais l'enchantement où elle m'avait jeté avait passé dans mes

sens; une ardeur inconnue m'agitait; je n'imaginais pas de bonheur plus grand que de la voir, ni qu'il pût rien exister de plus digne d'être admiré.

Je ne manquai pas de me placer derrière elle. Il faisait chaud; des charmes ravissans se trouvaient sous mes yeux; je m'enivrai du plaisir de les contempler et de respirer la volupté qui s'en exhalait, et dont le feu pénétra tout mon être, et acheva de me faire perdre la raison et jusqu'au souvenir de tout ce qui aurait dû la rappeler.

J'étais si occupé de cette enchanteresse, et de prévenir tout ce qu'elle pouvait desirer, que j'aperçus plusieurs fois l'Ordonnateur les yeux fixés sur moi avec un sourire malin, mais qui n'avait rien d'improbateur.

A ce dîner était arrivé, au milieu du premier service, un M. de Bercy,

général de brigade, qui fut reçu avec une sorte de distinction plus marquée par les égards du maître de la maison que par la cordialité. Quoique cet officier eût l'air usé avant le temps, il était cependant, de tous les convives, celui qui avait le ton le plus distingué. Aussi, comme je l'ai su depuis, était-il du nombre des militaires attachés à la cour du Roi de France qui n'avaient point passé à l'armée des Princes français.

Je n'avais remarqué ce militaire que parce qu'il était venu tard, et j'étais loin de penser qu'il dût influer sur ma destinée. Je ne fus pas même surpris de l'entendre parler à la belle Circé avec le ton que l'on prend avec une ancienne connaissance, et je repris auprès d'elle, toutes les fois que je le pus sans affectation, la place qui la livrait à mes regards, et que je ne quittai que

quand le dessert fut entièrement servi.

Je crus que j'allais dîner : je ne pus ni boire ni manger; j'étais dans une agitation que je ne pouvais concevoir; car, bien que j'eusse admiré cette belle dame, que le bonheur de la posséder me parût au-dessus de tous les plaisirs imaginables, je n'en avais pas plus le desir que je ne l'aurais eu à l'égard d'une reine dont rien ne pouvait me rapprocher; ainsi, privé d'espoir, je ne songeais qu'à me distraire, et pour y parvenir, je passai au jardin pour y chercher le frais et la solitude.

A peine étais-je au-delà des parterres, que j'entendis la compagnie y entrer. Je doublai le pas pour aller dans une partie couverte et distribuée à l'anglaise, séparée du reste du jardin par une épaisse charmille qui en dérobait la vue.

J'étais assis sur un banc, où je son-

geais péniblement aux évènemens de la journée, quand j'entendis venir à moi de l'autre côté de la charmille; il y avait, en effet, un autre siége parallèle, qui était le point de repos d'une allée couverte qui, depuis la maison, aboutissait à cette charmille. Ne pouvant être vu, je ne me dérangeai point, et j'en eu encore moins d'envie en reconnaissant la voix de la belle Circé et celle de M. de Bercy, dont je résolus, je ne sais si je dois dire pour mon malheur, d'écouter l'entretien. Elle disait en approchant du banc où elle s'assit :

— C'est, en vérité, M. le Comte, un auguste extravagance que de prétendre que je dois renouer avec vous une liaison qui ne m'a laissé que des regrets, parce que le hasard nous fait rencontrer ici.

— Ne m'appelez donc plus M. le

Comte; vous savez bien que ces vains titres n'existent plus.

— Je le sais ; mais vous n'êtes pas fâché qu'on s'en souvienne.

— Ne vous souvenez que de mon amour, et accordez-moi la faveur d'aller cette nuit renouveler à vos pieds des sermens inviolables.

— De votre amour, Général ! Lorsque j'ai eu la simplicité d'y croire ; j'étais plus jeune ; j'ai été dupe de vos phrases séduisantes, de vos sermens ; il ne m'a fallu que huit jours pour apprendre combien je m'étais trompée : comment vous croirai-je aujourd'hui plus sincère ?

— Je suis devenu plus sage, et vous êtes encore plus belle.

— Vos flagorneries ne me séduiront pas ; j'ai appris à vous apprécier et tous ceux qui vous ressemblent.

— Mais voilà du ressentiment,

lorsque j'implore votre générosité !

— Songez-vous que vous me proposez d'être l'objet d'une fantaisie ? Non, M. le Général, je ne satisferai point un caprice aussi ridicule ; n'y comptez point.

— Vous me haïssez donc ?

— Je ne vous hais point ; mais en vérité il m'est impossible de vous aimer, et si j'étais assez faible pour éprouver un sentiment que vous êtes aussi loin de mériter, je n'oublierais pas que je suis engagée dans un lien que je respecte.

— Oui, contracté par la politique, où votre cœur n'est point intéressé.

— Qu'il le soit ou qu'il ne le soit point, c'est mon secret ; il me suffit que ce soit mon devoir.

— Ah! que ferait ce devoir contre mon amour s'il pouvait vous toucher ?

— Ne parlez donc point de votre

amour ; un quart d'heure suffit pour l'éteindre; ce que vous desirez n'a de charmes que jusqu'à ce que vous l'ayez obtenu ; vous n'avez que de l'amour-propre.

— Jugez mieux de vos charmes, de leur empire irrésistible ; j'embrasse vos genoux ; je ne les quitte point que je n'aie obtenu la promesse de me laisser mériter mon pardon.

— Relevez-vous, Monsieur, et quittez-moi, ou je m'en vais.

— Vous me ferez commettre quelqu'extravagance.

— Autrefois, M. le Général, ceux qui, comme vous, se qualifiaient hommes à bonnes fortunes, soit qu'ils eussent ou non obtenu des succès, étaient à craindre par leur indiscrétion ; aujourd'hui que l'on sait à quoi s'en tenir sur leur vanité, on ne les croit plus, sans peut-être en estimer

davantage leurs victimes ; ainsi vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira.

— Comment ! aurais-je dit quelque chose qui eût l'air d'une menace ? Ah ! je ne veux rien obtenir que de votre générosité.

— Vous êtes, M. de Bercy, d'une opiniâtreté vraiment insupportable ; si j'y cède ce ne sera qu'au prix d'une bonne action, qui, sans justifier ma complaisance, du moins l'excusera à mes yeux.

— Dites, Madame, ordonnez.

— Vous connaissez le capitaine Laforêt ; ce malheureux gémit en prison ; sa jeune épouse est désolée ; sa famille se désespère ; il me faut sa liberté ; il me la faut tout de suite : à ce prix je vous recevrai cette nuit.

— Ah ! que demandez-vous ! il doit être jugé par un conseil de guerre.

— Faites-le sortir ; je me charge de

le faire trouver innocent par une autorité supérieure à la vôtre ; mais il faut que d'abord il puisse s'éloigner.

— Mais il a manqué avec violence à la subordination envers un brave officier mon ami.

— S'il est brave, il sera bien aise qu'un autre brave échappe à une punition qui bornerait sa carrière. Vous faites en ce moment partie de l'état-major de la place, vous pouvez donner l'ordre que je vous demande; allons, soyez généreux.

— Vous allez être satisfaite.

— A l'instant ?

— Vous verrez la lettre que je vais écrire.

— Je l'enverrai tout de suite.

— Oui, il sera en liberté, et j'aurai satisfait à vos desirs avant.....

— Je ne serai pas moins fidèle à mon engagement si vous me donnez votre

parole de venir dans l'obscurité, de ne pas dire un seul mot, de ne laisser échapper aucune exclamation, parce que ma femme-de-chambre couche près de moi, et que je ne veux pas être à sa mercie.

— Cela est juste et je m'y engage; mais cela est pénible.

— Les logemens sont tous distribués à-peu-près de la même manière; la chambre des filles a une porte sur le corridor et une autre dans la chambre de leur maîtresse, et elle est si près qu'elles peuvent tout entendre; je ne crois pas même que la porte de communication puisse être fermée de mon côté; quant à la mienne, elle s'ouvre en dehors par un bouton; ainsi j'aurai soin de ne pas tourner la clef.

— Soyez sûre, charmante amie, que je me conformerai à vos ordres.

— L'heure s'avance, rentrons.

Oui ; je vais sur-le-champ m'acquitter de ma promesse.

Ainsi finit cet entretien qui alluma dans mon cœur le desir de remplacer cet homme tyrannique, et dont la belle Circé faisait si peu de cas. L'entreprise était hardie ; mais je ne vis que le succès, au risque de ce qui pouvait en arriver. Amour, raison, tout fut oublié, pour ne me souvenir que des leçons de témérité du licencieux Cantini, dont je m'applaudis d'avoir eu connaissance.

Je me hâtai de regagner la maison, et de chercher la femme-de-chambre de ma divinité, afin d'être sûr de celui qu'elle devait habiter ; elle m'y conduisit ; j'y vis déjà que tout ce qui devait servir à sa maîtresse y était transporté ; je regardai avec soin par-tout, sous prétexte de voir si rien n'y manquait ; et pour gagner, à tout événe-

ment, les bonnes grâces de cette femme-de-chambre, qui était assez gentille, j'eus les mêmes soins pour ce qui la concernait. En me retirant je remarquai que tout était situé comme si je l'eusse choisi exprès.

Cette chambre avait un grand corridor, ou plutôt un vaste palier, où se trouvait quatre chambres pour les dames; on y arrivait par l'anti-chambre commune à l'appartement de M. le Commissaire, et aussi par un escalier qui donnait dans la cour, contre une office attenant la cuisine. Cette aile gauche du bâtiment avait une porte comme celle à droite, qu'on n'était point dans l'usage de fermer; mais le corridor avait une porte solide qui ôtait toute communication avec l'escalier, et je me promis bien de la fermer, parce que j'avais, du second où je logeais, un petit escalier

nullement fréquenté, qui descendait de la partie que j'habitais à ce corridor, et dont je me trouvais seul à portée de disposer.

Ainsi maître du terrain, je n'éprouvai plus que de l'impatience; j'avais l'œil à tout, rien ne m'échappait, et jamais ma surveillance ne fut plus active. A onze heures chacun se retira; de toutes les dames, celle qui m'avait le plus charmé était seule restée, et quelques hommes, qui, ainsi que le Général, étaient logés dans le corps-de-logis à droite; de sorte qu'il ne pouvait venir qu'en traversant la cour, et par ce moyen obligé d'attendre que tous les gens de la maison fussent couchés.

Rassuré par cet obstacle, qui le retiendrait, j'avais le temps d'arriver à ma chambre par le grand escalier, et de descendre par le petit pour fermer

la porte qui arrêterait le Général et assûrerait mon entreprise.

Lorsque j'y arrivai, je trouvai qu'on l'avait poussée; il n'y avait que la femme-de-chambre qui eût pu prendre ce soin. Je la fermai à double tour et avec les verroux. Tranquille sur ce point, je remontai à ma chambre pour attendre que tout fût calme; et quand je descendis je n'avais d'autre vêtement qu'une redingotte facile à quitter. Jamais mon cœur n'avait battu avec tant de violence; je tournai le bouton, la porte céda, et j'approchai du lit. On dormait, ou l'on feignait de dormir. Il ne fallait pas perdre de temps en préliminaires; je n'en perdis point, et je m'emparai de ma conquête en vainqueur. Ce que j'éprouvais était bien nouveau pour moi; la contrainte qui interdisait les exclamations et même les sou-

pirs me fut pénible. L'enchanteresse trouva sans doute de la différence entre ma conduite et celle de l'homme à qui il suffisait d'un quart d'heure pour éteindre son amour. Mes brûlans desirs furent secondés; et lorsqu'il leur succéda une courte mais vive et muette admiration, je remarquai que ses mains, portées comme par hasard sur mes cheveux et sur mon visage, faisaient des remarques qui l'assuraient que je n'étais pas celui qu'elle n'avait qu'à regret consenti de recevoir.

Pour son intérêt comme pour le mien, je n'étais point faché de cet examen, et quelles que pussent être ses conjectures, elles ne me furent point défavorables, car mes transports fixèrent enfin toute son attention, et furent partagés avec une égale ardeur. Cette silencieuse approbation nous plongea dans un délire enchanteur. Je

soutenais cet entretien avec l'éloquence inépuisable d'un débutant. Une main guidée par la raison voulait en vain me fermer les moyens de le reprendre; de tendres caresses la faisaient céder. C'est ainsi que s'écoula cette nuit, que j'aurais voulu pouvoir prolonger, lorsque le crépuscule vint m'avertir de m'éloigner avant qu'on pût distinguer mes traits.

Avant de m'éloigner, je pris un baiser modeste, mais bien tendre, et un plus respectueux sur la main de ma divinité, et je sortis comme j'étais entré, sans faire le moindre bruit.

Je restai près de la porte de sa chambre, et ce fut avec un plaisir inexprimable que je l'entendis fermer à double tour : c'était me dire que le Général avait perdu son procès. J'allai ouvrir la porte que j'avais fermée avec tant de soin ; et avant de me retirer à

ma chambre, bien sûr de trouver le palefrenier déjà éveillé, je lui dis que m'étant trouvé incommodé, j'allais me remettre au lit, et qu'il ne manquât pas de venir m'éveiller à sept heures et demie. Il me restait plus de deux heures pour me reposer, et j'en profitai comme si j'eusse été fatigué.

CHAPITRE XXVI.

En m'éveillant, les plaisirs de la nuit se retracèrent à mon imagination avec tous leurs charmes; mais je ne tardai pas à ne les voir que comme un songe, puisqu'ils finissaient avec lui; l'idée d'être réduit à les regretter me parut insupportable; je la repoussai; je me plus à croire qu'on ne pouvait les avoir si vivement partagés sans desirer de

les voir renaître, et sans espérer que la fortune ferait quelque chose en faveur de l'amour.

Cet espoir me rendit mon activité ; je me sentis une nouvelle existence, je respirais plus facilement, un nouveau jour embellissait tout ce qui s'offrait à ma vue ; j'étais loin de soupçonner que ce que j'éprouvais n'était qu'un calme précurseur du plus violent orage.

J'avais tout fait préparer pour le déjeûner ; il était près de neuf heures ; on le demanda. En entrant dans la salle à manger, je n'y vis que l'Ordonnateur et tous ceux qui avaient couché à la campagne, excepté le Général. Tandis que les gens servaient, j'étais occupé contre un buffet placé près de la porte ; j'entendis la voix du Général qui protestait qu'il ne s'était point endormi, mais qu'il avait trouvé la porte

fermée. Une voix qui retentit à mon cœur répondit :

— Et moi, je vous proteste que je n'ai point donné d'ordre semblable.

— Il faut vous croire, mais cela est difficile ; et ils entrèrent.

— Ah ! paresseuse, arrivez donc, dit l'Ordonnateur.

—J'ai dormi comme une marmotte ; pardonnez-moi, je vous prie.

— Comment pourrait-on vous en vouloir ? belle comme un ange, fraîche comme le printemps. N'êtes-vous pas de mon avis, M. le Général ?

— Oh ! certainement.

—Vous n'avez pas seulement à me pardonner ma paresse, mon bon ami, il faut encore me pardonner mon étourderie. Hier, comme je montais dans ma voiture pour venir chez vous, on m'a remis une lettre que j'ai gardée pour la lire en chemin ; je ne sais par quelle

fatalité j'ai oublié cette lettre, que je n'ai retrouvée que ce matin ; si je l'eusse lue à l'instant où je l'ai reçue je ne serais venue qu'aujourd'hui ; il faut que je retourne après que nous aurons dîné, car il s'agit d'une affaire importante ; mais je serai de retour ce soir ou demain matin au plus tard.

— Vous savez, belle dame, que je ne suis heureux de posséder mes amis que quand ils veulent bien être avec moi : ainsi ne vous gênez point, je vous en supplie.

La figure du Général se rembrunit visiblement. Pour moi, qui n'avais regardé qu'en-dessous, je me hâtai de me retourner, tant j'étais satisfait de ce départ, qui n'était à mes yeux qu'un prétexte pour le fuir.

Après quelques instans il se leva en disant qu'il allait monter à cheval pour faire une course jusqu'à Versailles ;

qu'il ne serait pas plus de deux heures.

Débarrassé de lui, je ne songeai plus qu'à monter chez madame Circé pour m'informer de tout ce qui pourrait lui être agréable ; ensuite j'allai chercher les plus belles fleurs, que je mis dans deux vases élégans, et les portai moi-même chez elle : j'étais encore à les arranger sur la cheminée, aidé par sa femme-de-chambre, quand elle rentra.

Je vous remercie, M. Bruno, de votre attention ; je viens aussi de m'occuper de vous avec M. l'Ordonnateur ; il a des vues en votre faveur et je serai charmée de pouvoir y contribuer, ce sera de tout mon cœur.

— J'étais loin, Madame, d'espérer tant de bontés.

— Soyez tranquille, nous en parlerons à Paris, et cela ne tardera pas.

Je la saluai respectueusement, non

sans jeter sur elle un regard qui exprimait plus que du respect.

Je ne doutai plus que j'allais éprouver un changement d'état qui, en me retirant de mon obscurité, me rapprocherait d'elle : cet espoir me rendit toute ma gaîté, et j'allai exercer ma surveillance et mettre tout en règle comme j'en avais l'habitude. Un ordre à donner au portier venait de me faire descendre ; j'allais remonter les marches du perron quand le Général, qui arrivait de sa course au grand trot, rentra dans la cour où étaient les domestiques de la maison et ceux des étrangers ; il m'appela de préférence de cette manière.

— Bruno, venez prendre mon cheval. Je me retourne pour dire à un domestique d'aller à lui ; il y était déjà.

Le Général, descendu très-lestement, vint à moi, l'air menaçant : Tu ne te

crois donc pas fait pour venir à mes ordres?

— Monsieur le Général, vous avez été servi mieux que par moi, qui n'entend rien à conduire les chevaux.

— Insolent fat, tu fais le raisonneur; et en même temps il leva un bambou dont le cordon était passé dans son poignet.

Je me hâtai de saisir ce bambou pour l'empêcher de me frapper; il voulut le dégager; mais sentant une vigoureuse résistance, il porta l'autre main; j'en fis autant; alors il me donna une secousse qui aurait pu me renverser si je n'eusse posé le pied sur la première marche du perron. Je lui en donnai une, à mon tour, si vigoureuse, que le bambou s'étant rompu dans nos mains, le Général tomba à la renverse, si malheureusement, que sa tête porta sur l'angle d'une marche, qui lui fit

une blessure dont le sang jaillit à l'instant. J'étais consterné, et je ne sais quel parti j'aurais pris, si je n'eusse été tiré par le bras. C'était Lafrance, premier domestique de l'Ordonnateur, très-aimé de son maître, et dont je faisais aussi très-grand cas : Voilà, me dit-il à voix basse, un évènement bien fâcheux, et quoique vous n'ayez rien à vous reprocher, songez à vous; car ce sera toujours vous qui aurez tort.

— Je vais à ma chambre; venez me trouver le plus tôt possible, après avoir secouru M. de Bercy.

J'avais emporté à la campagne tout ce qui m'appartenait; je le ramassai à la hâte dans ma malle, et je réglai mon compte, qui n'exigeait que deux lignes pour en faire la balance; il en résultait cinq cent quarante-sept francs restant en caisse; je les fis compter par Lafrance, que je chargeai de les remettre

à son maître avec les clefs de la cave et des autres provisions. J'écrivis ensuite à M. le Commissaire :

« Qu'un évènement funeste que je » n'avais pu prévoir ni éviter, me ré- » duisait à me priver du bonheur dont » je jouissais auprès de lui ; que j'allais » me tenir dans la retraite jusqu'à ce » que j'eusse recu ses ordres, avant de » prendre un parti, persuadé qu'il ne » me retirerait pas sa protection dans » une circonstance où elle m'était si » nécessaire ; mais que quelles que fus- » sent les suites de cette affaire, je por- » terais par-tout un cœur aussi pénétré » de reconnaissance pour lui que de » respect. »

J'allais partir par la porte du jardin qui donnait sur la campagne, et je disais adieu au bon Lafrance, quand je vis entrer la femme-de-chambre de madame Circé. Je vous cherchais, me

dit-elle, Monsieur; car j'ai quelque chose à vous dire. Je la suivis, après avoir recommandé à Lafrance de fermer ma porte et d'en emporter la clef.

Je suis chargée, me dit Julienne, c'est ainsi qu'elle s'appelait, de vous recommander, de la part de ma maîtresse, d'aller m'attendre dans le bois, auprès du jeu de bague, où je vais me rendre, pour vous faire connaître ses intentions.

— J'y vais, Mademoiselle; veuillez assurer Madame que j'attendrai ses ordres, et je la quittai.

Avant de l'avoir vue, mon projet était de me rendre à ma chambre, auprès de la fidèle Marianne, où personne ne pouvait me découvrir que je ne le voulusse bien, puisqu'on ne me connaissait point cet asile, et d'y attendre les ordres de M. le Commissaire, à qui j'avais donné mon adresse chez mon

ami Dupré, que je me proposais de prévenir ; mais le message de Julienne m'ayant fait augurer que sa maîtresse ne m'abandonnerait point dans le malheur, je résolus de me fier à la fortune, qui semblait se déclarer en ma faveur.

Cette fidèle suivante ne se fit point attendre. Je suis chargée de vous dire, M. Bruno, qu'il faut nous hâter de nous rendre à Paris ; Madame veut que nous montions dans la première voiture que nous trouverons ; elle m'a ordonné de vous conduire chez elle, où vous l'attendrez jusqu'à ce qu'elle soit revenue ; elle arrivera ce soir de bonne heure ; comme vous n'avez point dîné, je vous ferai servir le mieux que je pourrai, car la cuisine sera un peu froide, n'ayant point donné d'ordre de rien préparer.

Nous étions déjà en marche ; che-

min faisant elle me demanda si je savais quelque chose de la situation de M. de Bercy. J'ai su, lui dis-je, par Lafrance, qui a pris soin de le servir, qu'on avait pansé sa blessure, qu'elle était considérable, mais sans être dangereuse; qu'on l'avait fait mettre au lit, et qu'il y serait sûrement pour quelques jours.

— C'est ce qu'on m'a dit aussi; mais ce que vous ne savez pas, c'est que tout le monde lui donne tort; non-seulement les gens de la maison et ceux du dehors, mais aussi deux des amis de M. l'Ordonnateur, qui étaient à la fenêtre, qui ont tout vu, tout entendu, et qui en ont fait le récit à Madame devant moi, en blâmant son emportement, auquel vous n'aviez donné nul sujet, et que tous se proposaient d'en rendre compte à M. l'Ordonnateur aussitôt qu'il serait revenu de

Paris : ainsi, M. Bruno, vous ne devez pas être inquiet.

— J'apprends avec plaisir, Mademoiselle, que deux des amis de M. le Commissaire aient été témoin de cette scène fâcheuse, dont il m'est impossible de ne pas avoir d'inquiétude, sans compter le regret d'avoir fait un mal que je n'avais sûrement pas intention de faire.

— C'est sa faute aussi; pourquoi ce Monsieur croit-il qu'on se laissera battre sans se défendre? Au reste, vous n'avez rien à craindre, puisque Madame s'intéresse à vous.

J'aurais pu l'assurer que je ne craignais rien de la colère de M. le Général, car j'étais résolu de renoncer à mon travestissement, et de profiter de l'heureux changement survenu dans la situation des affaires politiques pour me montrer à découvert, et repren-

dre ma place dans le monde ; mais ne voulant point favoriser le penchant que mademoiselle Julienne avait à parler et à se familiariser, je vis avec plaisir que nous approchions de la porte Maillot, et je ne lui parlai plus que du desir que j'aurais d'y trouver un fiacre.

Il s'y en trouva plusieurs; je recommandai à celui que j'avais choisi de nous mener le plus vite possible ; et comme il préféra, pour exécuter cet ordre, de rouler sur le pavé, le bruit qu'il faisait rendant la conversation impossible, je me vis heureusement libre de m'entretenir avec moi-même, et la première réflexion que je fis, fut que le Général me soupçonnait de lui avoir fermé le passage ; mais comme sûrement il n'en pouvait connaître le motif, ni ce que j'avais osé entreprendre, je ne vis point que cela pût

avoir excité la violence où il s'était porté, et je me trouvai réduit à croire que la belle Circé ou moi avions vérifié le proverbe que l'amour ne peut se cacher, et qu'il avait trouvé dans les yeux de l'un ou l'autre un air de satisfaction suffisant pour éclairer un homme qui a de l'expérience, et surtout un rival.

Ces pensées m'occupèrent pendant le chemin, sans que je pusse voir clair dans ce labyrinthe, et je fus charmé d'arriver au terme de ma course.

Conduit par Julienne dans un cabinet attenant la chambre de sa maîtresse, elle me quitta pour s'occuper du dîner; je ne la revis qu'une heure après : je mourais de faim ; le temps me parut long ; je dévorai le potage et le poulet qu'elle m'apporta, et je ne fus consolé de me sentir si mal-à-propos un appétit d'écolier, qu'en

voyant arriver un pâté de perdreaux déjà entamé et une salade.

Quand j'eus fini, l'officieuse Julienne me demanda si je voulais du café ; je l'en remerciai, en l'assurant que je préférais céder à une envie de dormir assez extraordinaire, mais qui était sans doute une suite de l'agitation de la journée. Je me plaçai dans une bergère, et je dormis en effet quatre heures de suite.

Il était sept heures à ma montre quand je m'éveillai : il était temps ; dix minutes après j'entendis le bruit d'un carrosse qui entrait dans la cour : c'était ma protectrice. Je ne crus pas devoir me montrer sans qu'on vînt me le dire. J'attendis encore près d'une demi-heure. Enfin Julienne entra doucement, comme si elle eût craint de m'éveiller. Je ne dors plus, lui dis-je, Mademoiselle.

— Venez, Monsieur, Madame vous attend. Elle m'ouvrit la porte de la chambre de sa maîtresse, la referma après que je fus entré, et me laissa seul avec cette dame.

J'allais lui faire mes remercîmens; elle ne m'en laissa pas le temps.

— Comment vous trouvez-vous, me demanda-t-elle, depuis votre malheureuse aventure?

— Fort affligé, Madame, d'avoir quitté M. l'Ordonnateur par un événement aussi facheux.

— Il ne l'est pas moins que vous, car il sent bien que cette circonstance vous sépare, malgré qu'il sache que vous n'avez aucun tort. Il vous estime et veut vous mettre à couvert du ressentiment du Général, qui est vindicatif, et qui n'est pas sans crédit. Nous avons repris l'entretien commencé le matin sur votre compte. Il est per-

suadé que vous êtes d'une famille et d'une naissance honorables; mais il voudrait savoir qui vous êtes pour vous servir en conséquence. Il m'a remercié de vous avoir donné asile, et je me suis chargée d'obtenir votre confiance. Je crois que je n'aurai pas promis plus que je ne pouvais.

Tant de bonté animait ses traits que je la trouvai plus séduisante que jamais. Je me hâtai de lui répondre qu'il n'y avait rien qu'elle ne pût exiger de moi, et que ma confiance envers elle ne pouvant avoir de bornes, je ne lui cacherais point que j'étais fils de M. de Tilly, qui était lieutenant-colonel, inspecteur du génie et de l'artillerie; qu'il m'avait laissé peu de fortune, mais que j'en aurais de mon oncle, qui n'avait que moi d'héritier; qu'il m'avait tenu lieu de père, et que c'était pour me soumettre à ses inten-

tions que je m'étais réduit à vivre sous les livrées de la servitude.

—Et monsieur votre oncle, est-il aussi militaire?

—Non, Madame, c'est le docteur Meslin.

—Je crois le connaître; c'est bien le plus honnête et le plus estimable des hommes. Je suis charmée de ce que vous m'apprenez, car il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre; et dans la nécessité où vous vous trouvez de vous éloigner, il faut choisir un parti qui vous convienne et qui puisse vous être utile. Je me charge du succès; et pendant votre absence il sera facile d'apaiser le Général, surtout quand il saura que vous n'étiez pas fait pour souffrir un traitement injurieux. Mais vous n'êtes occupé ni de ce que je vous dis ni de votre danger.

Hélas! je ne voyais qu'elle et le bonheur de l'obtenir d'elle-même. Madame, lui répondis-je, il n'y a rien que je n'eusse sacrifié au bonheur de vous voir et de me trouver avec vous; je ne connais d'autre danger que de m'en éloigner, et dût ma témérité être le terme de ma vie, je ne mourrai pas sans avoir juré à vos genoux que vous êtes pour moi la divinité céleste de qui dépend mon destin.

J'étais vivement ému; quelques larmes humectaient mes yeux.

— Y a-t-il rien de comparable à votre folie, Monsieur de Tilly? Vous êtes bien jeune, me dit-elle en me tendant une main que je couvrais de baisers. Approchez-vous, calmez-vous, et parlez raisonnablement.

Cela n'était pas possible dans la place la plus propre à manquer de raison. Elle avait porté un mouchoir à mes

yeux, en me disant : Ecoutez-moi à présent.

Au lieu de l'écouter, je me penchai sur son épaule, et j'osai l'entourer de mes bras.

Pardonnez-moi, m'écriai-je! ah! pardonnez-moi!....

— Vous ne le méritez pas; relevez-vous.

Elle se pencha sur sa bergère pour dégager son épaule. Dans ce mouvement, ma bouche se trouva sous le fichu noué autour de son cou. Je ne me connus plus. Je hasardai de prendre ce que je n'avais encore obtenu que par supercherie. En vain elle s'écriait : Quelle audace! J'en avais en effet une si heureuse que je devins aussi coupable que je pouvais l'être; et mon enchanteresse ne se plaignit plus que de manière à me laisser croire que j'obtiendrais grace.

Lorsqu'enfin elle me crut en état de l'entendre, elle me dit : Est-ce là, Monsieur, la reconnaissance que je devais attendre de vous? Je m'occupais de votre bonheur; j'avais l'indulgence de compâtir à votre jeunesse, de vous pardonner un aveu téméraire, et vous en abusez d'une manière impardonnable.

— Quel bonheur plus desirable pouvais-je attendre de vous? Ah! divine amie, pardonnez à mon ardent amour! Et je recommençai à devenir coupable.

— Ah! mon ami! je vous pardonne; mais finissez; on peut entrer; ne me compromettez pas, soyez prudent.

— Assurez-moi que vous me pardonnez.

Un baiser en fut le gage.

Lorsque j'eus pris la situation qu'elle souhaitait, elle me dit du ton le plus sérieux : Vous m'avez réduit à vous

haïr ou à vous pardonner. Je préfère le dernier parti, parce que j'ai à me reprocher, quoique je ne dusse pas m'y attendre, de m'être exposée à votre témérité, et que ma première intention, en vous faisant venir chez moi, était de vous servir. Je suivrai ce projet; et comme il faut que ma femme-de chambre sache que c'est un motif sérieux qui me porte à vous cacher chez moi, je vais la sonner (ce qu'elle fit), et devant elle je continuerai de vous parler de vos affaires, afin qu'elle se trouve instruite de ce que je jugerai nécessaire qu'elle sache.

La femme-de-chambre étant entrée, elle continua ainsi :

— Puisque ce n'est que par le conseil de M. le Docteur, votre oncle, et pour vous mettre à l'abri de la réquisition, que vous vous êtes mis au ser-

vice de M. l'Ordonnateur, il faut que vous écriviez à M. votre oncle de me venir voir demain, afin que nous concertions ensemble le moyen de vous faire arriver à l'armée avec un grade. M. votre père était sûrement chevalier de Saint-Louis ?

— Oui, Madame, et aussi de l'ordre de Saint-Michel.

— Julienne, approchez ma petite table à écrire.

—Permettez-moi, Madame, de vous représenter que j'aurais plus tôt fait d'aller prévenir mon oncle de ce qui m'est arrivé. Il n'y a pas loin ; une heure suffit pour l'instruire de l'évènement qu'il serait long de lui exposer par écrit ; et comme il est aussi retiré chez un ami, il est difficile de parvenir auprès de lui, et le domestique qu'on lui enverrait ne pourrait lui parler.

— S'il allait vous arriver quelque

chose pendant cette course, j'aurais à me reprocher d'y avoir consenti.

—Il ne peut, Madame, y avoir rien à craindre du Général, puisqu'il est trop malade pour s'occuper de donner des suites à son ressentiment; ce premier moment est donc sans danger, et j'ose croire qu'il ne m'en arrivera aucun autre.

— Allez donc : il est neuf heures; soyez ici à dix heures et demie au plus tard. Pendant ce temps je vais faire préparer votre lit dans ma chambre de bain. Julienne, vous aurez soin de mettre des draps au lit. Ce sera là votre prison, Monsieur, et vous ne pourrez plus en sortir sans ma permission, car il faut passer par ma chambre pour y aller.

— Madame, je ne sortirai plus sans vos ordres. Je la saluai respectueusement, et je partis.

Après tout ce que je venais d'obtenir, je ne pouvais douter que mon adorable protectrice sacrifiait le plaisir de connaître comment j'avais pu être instruit de sa promesse au Général, et comment j'avais osé le remplacer, au plaisir plus délicat de me voir l'obtenir d'elle-même et de tout devoir à ses bontés. C'était la meilleure ratification du passé, tandis que ce qu'elle en aurait su n'aurait rien changé aux évènemens, et que toute explication à cet égard ne pouvant qu'altérer le charme du présent et le plaisir d'en laisser tout le mérite à l'amour, un silence absolu était préférable.

Je ne fus pas moins charmé qu'elle de n'avoir pas eu l'air de m'en souvenir; et c'est en m'applaudissant de ma prudence que j'arrivai chez ma bonne amie Marianne. Je ne m'en étais fié qu'à mes jambes pour aller vite. Je

lui racontai le plus promptement possible ce qui m'était arrivé, l'espèce de prison où j'étais forcé de me tenir, sans cependant lui dire que c'était chez une dame ; et que comme je craignais de ne pas la revoir avant de partir pour l'armée, j'allais lui laisser ce que j'avais d'argent, parce qu'il pourrait venir un moment où je serais bien aise de le retrouver entre ses mains. Je la priai de me conserver ma chambre, d'en payer le loyer et d'en emporter les meubles s'il arrivait qu'elle vînt à déloger. Je terminai par l'assurer que j'entretiendrais avec elle une correspondance suivie, et que je commencerais par l'instruire du moment de mon départ.

Elle consentit à recevoir mon dépôt ; mais pour nous séparer j'eus bien des larmes à essuyer, et je ne m'arrachai de ses bras que comblé des plus tendres vœux de l'amitié.

Débarrassé de cette course, qui était pour mon cœur un devoir bien cher à remplir, je courus chez mon oncle. Après le récit de mon infortune, qu'il écouta avec un grand sang-froid : C'est, me dit-il, un mal pour un bien ; il était temps de reparaître ; je m'en occupais pour moi, et j'aime autant que cela finisse pour toi d'une manière aussi favorable, car tu es en bonnes mains, et tu peux dire que le hasard t'a bien servi.

—Mais, mon oncle, il va falloir partir et devenir militaire.

Il l'aurait sans doute fallu d'une manière moins favorable ; tu vas avoir un grade en arrivant, ou peut-être avant de partir ; car cette dame peut beaucoup : assure-la que je serai chez elle à dix heures précises.

— Vos vues sont donc bien changées à mon égard, mon cher oncle ; vous de-

siriez que je devinsse médecin, et je vous avoue que j'ai plus de vocation pour guérir mes semblables que pour faire le métier de les égorger.

— Tu as raison; mais au service, avec un grade, tu peux trouver maint prétexte de t'en retirer; une blessure, par exemple; alors tu reviendras. Il est vrai que tu entreras dans la carrière un peu plus tard, et ce sera encore tant mieux; les docteurs précoces ne sont souvent que des raisonneurs; d'ailleurs, tu n'as pas négligé ton instruction sous le rapport des belles-lettres; ce sera toujours autant d'acquis. Mais tu as promis à ta belle geolière de rentrer à dix heures et demie : il faut partir. As-tu de l'argent?

— J'ai encore quinze louis. Ce n'est pas assez. Je t'en porterai demain cinquante. Bon soir.

CHAPITRE XXVII.

Il était temps que je rentrasse. Je trouvai mon adorable protectrice dans une vive inquiétude; devant Julienne, qui m'avait annoncé, elle me gronda d'avoir été trois quarts d'heure de plus que je n'avais demandé. Je l'apaisai en lui rendant compte de ce que j'avais dit à mon oncle, et que le lendemain il aurait l'honneur de la saluer.

On nous servit ensuite à souper, et pendant que nous étions à table, elle me dit : Vous êtes cause que je n'ai pu lire une brochure nouvelle qui me paraît amusante. Je n'en ai vu que le commencement; il y a une Pauline qui m'intéresse beaucoup, et un certain M. Dulin, dont la conduite mysté-

rieuse pique ma curiosité. Il faut, pour me dédommager, que vous lisiez ce soir jusqu'à ce que je me sente envie de dormir. Si vous trouvez que ce soit une pénitence, il faut la subir.

—Je me soumettrai, Madame, à toutes celles qu'il vous plaira de m'imposer; je crains seulement de ne pas lire assez bien pour vous être agréable.

Ce projet ne me plaisait pas excessivement; mais j'en pris une autre opinion, en lui entendant dire à Julienne, qui nous servait, qu'elle pouvait s'aller coucher, parce qu'elle se déshabillerait elle-même, étant déjà en toilette de nuit.

Nous ne fûmes pas long-temps à table; Julienne me montra ma chambre et me laissa une bougie, après quoi je me mis en situation de lire, et j'entendis qu'en se retirant la femme-de-chambre fermait la porte à la clef.

— Si vous vous trouviez incommodée la nuit, comment feriez vous, Madame? dis-je aussitôt.

— Ma sonnette répond à son lit, et j'ai une autre clef.

— Fermez-vous aussi la porte qui est du côté où je dois coucher?

— Je n'y manquerai certainement pas.

— Et c'est comme cela que vous pardonnez?

— Ah! je vois bien que vous ne voulez pas lire; je vais vous renvoyer.

Elle s'était levée; je la suppliai de confirmer mon pardon, que je lirais ensuite tant qu'elle voudrait. J'étais aussi debout; un théâtre plus commode qu'une bergère était sous mes yeux, et je faisais des vœux pour qu'elle ne s'y remît point. Je vous assure que je vous pardonne, pourvu que vous soyiez sage.

— Je le serai, mais qu'un baiser dissipe toutes mes craintes : le refuseriez-vous à l'amour?....

— L'amour est tendre et respectueux, et vous, vous êtes d'une témérité que je ne veux plus souffrir.

— Plaignez-vous à vous-même; est-il possible de vous voir sans vous adorer? Je n'avais jamais senti ce que vous m'avez inspiré; un feu inconnu me consume, et vous me condamnez au supplice. Ah! divine enchanteresse, ayez pitié de moi, je vous en conjure!....

J'allais tomber à ses genoux; elle me retint. Eh bien! un baiser, j'y consens, me dit-elle. Je la serrai dans mes bras. Nous n'étions pas d'accord sur la nature du baiser; ce débat me fournit le moyen d'en prendre qui n'étaient pas celui que je demandais. Je l'obtins enfin; il fut le signal de

mon bonheur. Elle se laissa entraîner en n'opposant qu'une résistance qui augmentait mes desirs : bientôt ils furent exaucés. Je n'entreprendrai pas de peindre ce que j'éprouvais; les faveurs ravies la veille, celles que la témérité m'avait fait obtenir, ne pouvaient être comparées à celles accordées par l'amour; c'était une nouvelle jouissance dont je n'avais eu qu'une faible idée. Le plaisir de voir, celui non moins précieux d'entendre les accens de la tendresse répondre aux vives expressions de la mienne, enivrèrent tous mes sens, et les heures que je passai dans les bras de mon enchanteresse s'écoulèrent dans un délire continu.

Lorsqu'enfin il fallut obéir à l'ordre qu'elle me donna d'aller me coucher. J'espérais trouver promptement le sommeil; mais l'enchantement durait en-

core, et ce ne fut que vers le matin que, plus calme, je pus trouver le repos. Il était neuf heures quand je m'éveillai ; je me hâtai de m'habiller, et dépourvu de linge, je sentis la privation de tout ce que j'avais été forcé de laisser derrière moi. Je crus devoir attendre, pour sortir de ma chambre, qu'on vînt m'avertir. Je n'attendis pas long-temps ; Julienne vint me dire que Madame était éveillée, que je pouvais entrer.

Je trouvai ma céleste amie dans un désordre ravissant ; les boucles de ses cheveux, échappées, flottaient sur son cou ; les plaisirs de la nuit, loin d'avoir altéré sa fraîcheur, lui donnaient encore plus d'éclat ; et quoique Julienne fût sortie pour aller chercher le chocolat, je restais dans le silence de l'admiration : elle le rompit la première.

—Vous ne me dites rien, mon cher

Tilly; et moi, j'ai beaucoup de choses à vous dire. Une fatale nécessité vous oblige de vous éloigner, il va falloir nous séparer, et je voudrais que ce pût être dès aujourd'hui.

— Comment! dis-je en lui baisant la main, il se pourrait...

— Ecoutez-moi, mon ami; vous m'avez fait connaître les délices de la vie; je ne croyais pas qu'il pût en exister de semblables; mais plus vous me la rendez précieuse, plus je dois me hâter de rompre un charme si séduisant, puisque plus tôt ou plus tard il ne me restera que le regret de l'avoir éprouvé et de m'y être livrée, en oubliant devoir et raison.

— Peut-on concevoir un projet aussi cruel? La nature qui vous a prodigué tous ses dons, y a joint une âme digne de tant de charmes réunis, et vous voudriez me ravir les courts instans

d'une félicité que toute ma vie sera consacrée à mériter, dont le souvenir me suivra par-tout, et me fera tout entreprendre dans l'espoir de la voir renaître.

—Vous le croyez, Tilly; cette erreur est une illusion de votre jeunesse; déjà trop âgée pour vous, je l'ai partagée, quoique nous ne puissions jamais être l'un à l'autre; plus elle durera pour moi, plus le terme en sera douloureux; au contraire, elle se dissipera pour vous; à peine en conserverez-vous un léger souvenir, parce qu'il sera flatteur pour votre vanité.

J'allais répondre à des réflexions si tristes, quand Julienne rentra avec le déjeûné et une lettre: cette lettre était de M. l'Ordonnateur; la belle moraliste, après l'avoir lue, me la donna; j'y trouvai ce qui suit:

« Ma belle et bonne amie, je vous

» adresse, par une voie détournée, la
» malle de notre jeune homme, dont
» il doit avoir besoin; vous la recevrez
» en même temps que ma lettre : je
» souhaite que nous puissions nous
» rencontrer vers trois heures là où
» je vais chaque jour; j'aurai déjà sondé
» le terrain; vos généreux soins fini-
» ront ce que j'aurai commencé, cela
» ne peut être négligé; le Général, qui
» a cru devoir me témoigner quelque
» regret de ce qu'il s'était permis chez
» moi, ne m'en a pas moins paru dé-
» terminé à venger ce qu'il appelle son
» injure. J'ai profité du moment pour
» lui dire que, malgré les apparences,
» ce jeune homme était d'une naissance
» qui ne pouvait supporter un outra-
» ge : Tant mieux, m'a-t-il répondu,
» cela m'évitera de m'en rapporter de
» sa punition à tout autre qu'à moi. Je
» ne conçois rien à une semblable con-

» duite, et ne peux l'attribuer qu'à une
» déraisonnable antipathie. Heureuse-
» ment que sa guérison, quoiqu'il n'y
» ait aucun danger pour sa vie, le re-
» tiendra au lit huit à neuf jours. Ce-
» pendant n'en perdons aucun pour
» prévenir les suites d'une affaire que
» le temps et l'éloignement ne pour-
» ront manquer de faire oublier ».

L. M.

— C'est un soin bien obligeant de la part de M. le Commissaire, d'avoir songé à m'envoyer cette malle.

— J'y songeais aussi, car c'est une grande peine de manquer de linge. Il faut tirer de votre malle tout ce qui peut convenir à un voyageur, c'est-à-dire de quoi emplir une valise ou porte-manteau de militaire, afin d'être prêt à partir au premier ordre, et il sera convenable que vous fassiez porter le plus tôt possible cette malle chez votre

oncle ou chez quelqu'un en qui vous ayiez confiance. Allez, me dit-elle, pendant ce temps je me lèverai.

J'allai faire à la hâte ma toilette la plus propre ; mais je différai le départ de ma malle jusqu'au moment où je pourrais savoir si mon oncle voudrait la recevoir.

A peine étais-je retourné auprès de madame Circé, qu'on annonça M. le docteur Meslin, qui jeta sur moi un regard scrutateur, et salua ensuite ; mais il n'avait pas eu le temps de parler, que la dame s'écria : Quoi ! c'est vous, M. le Docteur ? il y a long-temps que nous nous connaissons, et je n'ai point oublié que j'ai partagé l'estime qu'avait pour vous la belle et infortunée princesse de Mo...

— Ah ! Madame, arrêtez ; ne rappelez pas un des plus cruels souvenir. Est-il possible que la faux des bar-

bares ait osé trancher des jours si précieux ?

— Ah ! oui, elle était l'honneur de son sexe ; combien d'heures heureuses nous avons passées auprès de cette femme charmante ! tous les jours de sa vie étaient consacrés aux malheureux.

— Vous vous distinguez, Madame, par les mêmes qualités ; n'est-ce pas pour un malheureux que j'ai l'honneur de me trouver appelé auprès de vous ?

— Ce malheureux, je l'espère, ne le sera point.

— Si vous vous y intéressez, Madame, je serai sans inquiétude.

— Il a aussi dans M. l'Ordonnateur un bien bon ami ; mais je prévois que ce sera à l'armée qu'il faudra qu'il se rende, et ce parti n'est pas exempt de danger ; en même temps elle porta la main sur ses beaux yeux.

— Madame, je ne suis plus attaché à la vie que pour lui ; il m'a tenu lieu de fils, et il est en effet l'enfant de mon choix ; je l'ai destiné à une autre carrière ; cependant je ne prévois rien de funeste à ce qu'il entre pour quelque temps dans celle des armes : je n'aime point à m'affliger d'avance ; j'espère que les circonstances lui fourniront l'occasion de se retirer sans manquer à l'honneur ; alors j'aurai recours à vous pour en profiter et parvenir à le ramener à sa première destination.

—Voilà donc qui est convenu ; vous me laissez carte blanche.

—Oui, Madame, et pour que rien ne l'arrête, je lui apporte les fonds que je lui ai promis hier, et je ne l'en laisserai pas manquer.

Après un moment d'entretien sur les affaires publiques, il prit congé ;

mais il fut instamment prié de revenir et de vouloir la compter au nombre de ses amies.

Je suis charmée, me dit madame de Circé, après que mon oncle fut sorti, que vous apparteniez à un homme aussi estimable; il n'y a rien à quoi on ne puisse vous présenter, soutenu de sa réputation et de celle de M. votre père.

— Si cela, Madame, pouvait me dispenser de m'éloigner en m'attachant à quelque chose à Paris, je ne vois point, après avoir repris ma place dans la société, ce que pourrait avoir de dangereux pour moi la rencontre de M. le Général; il serait obligé d'agir avec moi comme avec un homme fait pour devenir son égal, et je n'ai aucune inquiétude sur les explications qu'il voudrait avoir avec moi.

— C'est bien raisonner en jeune

homme : en supposant l'évènement d'une semblable explication en votre faveur, n'auriez-vous pas à craindre la vengeance de la loi, que ses parens ne manqueraient pas de réclamer contre vous ? Ainsi toujours obligé de fuir, il faut préférer un éloignement honorable et volontaire à celui qui vous fermerait le retour dans votre patrie ; d'ailleurs, qui vous assure que le Général ne cherchera pas les moyens de vous perdre, au lieu de s'exposer au danger d'un combat ? Il y a souvent fort loin de ce que l'on dit à ce que l'on pense, et je sais qu'il est vindicatif. Vous ne devez pas douter que, si j'avais le choix, je n'eusse préféré de vous garder ici ; mais il faut vous soumettre à la nécessité.

— Trop de considérations s'unissaient en effet pour prendre ce parti, que je ne crus pas devoir me permettre

de répliquer. Elle se disposa à sortir pour se trouver au rendez-vous indiqué par l'Ordonnateur, et, avant de monter en voiture, elle me recommanda de lire jusqu'à l'endroit où elle en était du roman qu'elle avait commencé la veille : Vous verrez, ajouta-t-elle, que cela promet des évènemens curieux. Nous nous en amuserons ce soir; car dès l'instant que je serai rentrée, ma porte sera défendue pour tout le monde.

Je profitai de son absence pour renvoyer ma malle chez mon oncle, ainsi que j'en étais convenu avec lui, et lui demander de me faire parvenir une valise dont j'allais avoir besoin.

J'écrivis aussi à ma chère Marianne, et je chargeai le porteur qui allait à la demeure de mon oncle de mettre ma lettre à la petite-poste.

Il ne me restait que le temps de faire

la lecture qu'on m'avait recommandée, et j'avais à peine fini quand ma protectrice rentra : elle avait l'air si content que je ne pus douter qu'elle avait réussi.

Vous irez, me dit-elle, à l'armée du brave et estimable Pichegru, pour qui je vous donnerai une lettre; mais vous serez en outre porteur pour lui de dépêches particulières. Vous serez une espèce de courrier; et pour que vous n'en ayez pas l'air, en partant d'ici vous prendrez la diligence jusqu'à Bruxelles. Arrivé dans cette ville, vous vous présenterez au commandant de la place, qui vous donnera les moyens de vous conduire le plus vite possible de poste en poste militaire, jusqu'au quartier-général; mais il faut attendre votre passe-port, et que les lettres dont vous allez être chargé soient écrites : je n'aurai le tout que dans deux jours

au plus tôt ; car rien ne se fait vite, et cependant je n'ai pas lieu de me plaindre. Vous aurez aussi des recommandations de votre ami le Commissaire-ordonnateur, que j'ai instruit de votre nom de famille, et qui n'en a que plus d'ardeur à vous servir; car il prend à vous un véritable intérêt; enfin vous serez officier peu de jours après votre arrivée.

A présent laissons les affaires, et parlons de vous. Dites-moi, je vous prie, si vous avez quelqu'altération dans votre santé; car votre teint est évidemment changé de ce qu'il était, et l'est au point que vous seriez méconnaissable même pour moi, si je ne vous eusse pas toujours eu sous les yeux depuis le premier jour que je vous connais.

Je lui expliquai de quel artifice j'avais usé par le conseil de mon oncle; que le jour que j'étais parti de la cam-

pagne était celui où je devais renouveler la teinture; que ne l'ayant pu faire, et la regardant comme inutile par mon changement de situation, j'avais nécessairement repris ma couleur naturelle.

Il n'y a rien à perdre, me dit-elle en riant, et cette précaution de votre oncle vous préservera d'être reconnu de tous ceux qui vous ont vu dans un état que vous nierai quand vous voudrez; car M. de Tilly pourra affirmer avec assurance qu'il n'est point M. Bruno.

Nous fûmes interrompus par le dîner, pendant lequel nous ne pûmes nous entretenir que de choses indifférentes; mais nous ne fûmes pas plutôt seuls que la belle dame me dit, de l'air du monde le plus sérieux : J'espère qu'aujourd'hui vous ne me refuserez pas la lecture que je vous ai demandée,

et sans chercher aucun prétexte pour l'interrompre.

—Je suis parvenu, Madame, à l'endroit que vous m'avez indiqué, et vous me trouverez soumis à tous vos ordres.

—En ce cas, commencez.

Je lus long-temps, et avec autant d'intérêt qu'elle en mettait à m'écouter; mais étant arrivé à l'endroit où un M. Dulin parvint au plus heureux succès auprès d'une Pauline qu'il peignait aussi desirable que mon enchanteresse, ma voix se troubla. Vous êtes fatigué de lire, me dit-elle; je vais continuer.

Elle ne lut pas long-temps sans laisser apercevoir l'émotion que j'avais éprouvée. Elle m'était trop agréable pour que je n'entreprisse pas de la prolonger. J'allais me jeter à ses genoux; elle prévint mon intention : J'étais loin, me dit-elle, de prévoir le

genre de ce livre ; je ne vous aurais pas proposé une lecture si favorable aux interruptions. Le héros de ce livre n'est d'ailleurs pas un modèle dont le succès doive exciter l'envie ; il est infaillible quand on réunit comme lui tout ce qui peut séduire les sens et flatter la vanité. Si c'est là ce qu'il a voulu prouver, ce n'est qu'une impertinence déguisée avec adresse, mais pas assez cependant pour qu'on ne devine pas que c'est une satire indirecte. Il est plus flatteur de réussir par des moyens naturels ; et vous savez à présent qu'avec de la jeunesse et de la témérité on est aussi avancé que lui.

— Oui, mais on n'a pas le mérite d'avoir, comme lui, pensé qu'on ne peut attacher un trop grand prix à la beauté. Je le jugeais avec plus d'indulgence, et j'enviais son sort en regrettant de ne pouvoir l'imiter.

— Ce regret fait votre éloge, et ne justifie point l'auteur, qui a donné l'essor à son imagination en plaçant le bonheur hors du vrai : ne l'avons-nous pas trouvé ? et n'est-il pas plus flatteur de ne le devoir qu'à soi et non à des moyens extraordinaires ?

— Ah ! vous comptez pour rien le plaisir d'en prolonger la durée, et celui, si précieux, de pouvoir conserver la jeunesse et la beauté de celle qu'on aime : quel moyen de lui plaire peut remplacer celui-là ?

— Il serait enchanteur, j'en conviens ; mais il est impossible, et je suis fachée de voir à quel point l'imagination a d'empire sur vous ; c'est en s'y livrant qu'on parvient à méconnaître le bonheur réel.

— Je n'en imagine point qui puisse surpasser ni égaler celui que je vous dois, et l'ambition de le mériter de

la manière exprimée dans ce livre m'a séduit. Mais il vous déplaît, et je ne le défendrai plus.

— Il ne me déplaît pas; au contraire, il m'amuse beaucoup; mais puisque vous ne pouvez pas le lire tranquillement, il faut au moins le lire avec prudence. En même temps elle sonna et Julienne parut. Vous m'avez demandé, lui dit-elle, d'aller chez vos parens; si cela vous plaît, vous pouvez y aller, et en revenant vous passerez chez mon parfumeur; vous me rapporterez une douzaine de paires de gants : il suffira que vous soyiez ici à dix heures.

—Je vous remercie, Madame; je rentrerai à dix heures justes. Et elle sortit.

— Je ne vous ai point demandé, mon cher Tilly, d'être discret; c'est une question inutile avec un homme qui a de l'honneur, et qui le serait en-

core plus avec un homme qui n'en aurait pas. Mais vous manquez de prudence, puisque vous n'avez pas songé qu'il ne faut pas s'exposer à être surpris par une fille que son service autorise à entrer sans être appelée. Vous pouvez à présent reprendre votre lecture.

— Que ce soit plutôt vous, adorable amie; le son de votre voix lui donnera un charme de plus.

Elle ne lut pas long-temps sans céder à l'empire de l'illusion. Quoiqu'elle m'eût reproché de m'y être trop livré, je m'empressai de la réaliser. Le livre fut repris, quitté et repris, jusqu'à ce que l'heure nous eût fait une loi de ne plus nous en occuper.

Je ne fixerai pas plus long-temps l'attention du lecteur sur une manière de lire qui pourrait ne pas avoir pour lui l'intérêt qu'elle eut pour moi. Je

me bornerai à dire que nous la reprîmes le soir; qu'elle dura jusqu'au sixième jour sans avoir causé d'autre discussion que celle occasionnée par le talent qu'avait le héros de ce roman de pouvoir rétrograder à l'âge de vingt-cinq ans, et d'user de cette faculté pour rendre, sous le nom de Montclair, sa Pauline infidèle. Constant imitateur de mon modèle, j'avais imité le rôle de Montclair assez heureusement pour prévenir les réflexions; mais je n'y perdis rien. Vous croyez peut-être, me dit-elle, que parce que vous avez été plus aimable que ce Montclair, que je suis enchantée de l'invention : je la trouve diabolique : Dulin méritait que sa jeune amie donnât la préférence à ce jeune homme; il n'est pas généreux de tendre un pareil piége, et lorsqu'avec de l'esprit, des talens, des moyens de plaire et surtout de l'expé-

rience, on pourra redevenir à vingt ou vingt-cinq ans, il n'y a pas d'homme qui ne réussisse à rendre infidèle la femme dont il connaît déjà les goûts, la délicatesse et le degré de sensibilité dont elle est susceptible. Je me doutais bien que l'auteur était un esprit tortueux, et qui n'a eu d'autre but que de prouver que le plaisir et la vanité sont les deux ressorts qui agissent le plus puissamment sur le cœur des femmes. Il ne fallait pas tant d'effort pour dire ce que tout le monde sait, et comme cela n'est pas moins vrai à l'égard des hommes, voilà où est l'injustice.

—Mais si pour éclaircir cette vérité, la dégager de toute espèce de doute, il a réussi à la présenter sous une forme agréable; et qu'au lieu d'une satire il n'ait eu, comme je crois, d'autre intention que de nous porter à une indulgence réciproque, ne lui doit-on

pas de la reconnaissance ? Pour moi j'en ai beaucoup, et je me croirais ingrat de la lui refuser.

— Ayez-en, j'y consens. Nous finirons de le lire puisque nous l'avons commencé ; mais je ne vous en donnerai plus de semblable.

Ce jour était celui indiqué pour recevoir les dépêches dont je devais être chargé; elle n'en avait qu'une partie lorsqu'elle revint. L'Ordonnateur, me dit-elle, n'en a pas moins d'humeur que moi, car cela ne sera fini que dans trois jours. Ce qui nous tranquillise, c'est que le Général ne sera pas plutôt en état de monter en voiture qu'il sera obligé de partir pour l'armée d'Italie; sans que j'aie eu l'air de m'en être occupée, j'ai réussi à lui faire donner cette destination : l'ordre lui en a été expédié sous mes yeux.

J'étais charmé de ce retard ; j'ose

croire que je ne l'étais pas seul. Je crus cependant devoir cacher le plaisir qu'il me faisait. Il n'y avait encore que quatre jours que je me voyais dans une retraite qui était pour moi le palais d'Armide, et je ne songeais qu'avec peine au moment de la quitter.

Pour n'être pas toujours enfermés, nous sortîmes tous les autres soirs à pied jusqu'à la première place de fiacre; nous nous faisions conduire au Jardin des plantes, dont la solitude nous garantissait de toute rencontre; et après y avoir pris un peu d'exercice nous rentrions. Nous étions enfin parvenus au septième jour; nous allions sortir lorsqu'on annonça M. de Boissy, qui demandait instamment l'honneur de saluer Madame et de prendre ses ordres, devant partir le lendemain pour retourner chez lui. Elle répondit qu'elle voulait bien le recevoir, et me dit à la

hâte : C'est un homme sans conséquence pour vous, et que sans doute vous ne reverrez jamais. Il parut comme elle finissait.

— Je n'ai point voulu partir, Madame, dit M. de Boissy, sans venir vous remercier et me charger de vos commissions, si vous voulez bien m'en donner ; je serais charmé de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance. Je partirai demain à cinq heures du matin pour Elbeuf.

— Je n'ai presque rien fait pour vous, Monsieur, et ne vous chargerai de rien pour le moment, que de vous souvenir de l'intérêt que je prends à votre bonheur ; mais il est, je crois, bien assuré. Vous avez, m'a-t-on dit, une épouse charmante ; vous êtes jeune, vous jouissez d'une grande fortune ; il ne doit vous rester de vœux à former que de jouir long-temps de cette situation.

— Combien les apparences sont trompeuses ! Il est, je crois, impossible, Madame, d'être plus malheureux que je le suis.

— Vous m'étonnez : vous serait-il survenu quelqu'évènement fâcheux ?

— Aucun, Madame ; mon malheur est dans ma situation même. J'ai en effet une épouse jeune et belle ; j'en ai reçu une dot de cent mille écus en espèces ; c'est en espèces réellement comptées sous mes yeux ; vous entendez, Madame ; eh bien ! j'aurais, je crois, mieux fait d'épouser la dernière des ouvrières de ma manufacture.

— Serait-il possible que vous eussiez vous en plaindre ?

— Elle est sans reproche, mais c'est l'indolence personnifiée ; elle ne prend aucun intérêt à mes affaires, qui sont les siennes, est indifférente à tout : si je reçois du monde elle salue, se met

à table, ne dit rien et ne prend, je crois, aucune part à ce qui se dit. Un jour je lui amène à déjeûner deux amis intimes; tous deux sont aimables: ils n'en ont obtenu que des monosyllabes. Une autre fois elle me précédait dans l'escalier de mon cabinet, qui est étroit; j'étais avec quelqu'un, qui était pressé; elle n'a pas fait un seul pas plus vite. Elle se couche avant moi, et lorsque je me mets auprès d'elle, si je ne lui disais rien, jamais elle ne me parlerait. Le Médecin malgré lui de Molière dit que bien des maris paieraient pour avoir une femme muette; moi je donnerais beaucoup pour que la mienne parlât.

— Elle est jeune; c'est timidité; cela se passera.

— Non, Madame; elle est née dans les colonies; là les femmes font ramasser par une esclave le mouchoir

tombé à côté d'elles; le repos est son élément. Dans ce moment je pourrais dire ce qu'elle a fait aujourd'hui : elle s'est levée, s'est habillée lentement; après déjeûné elle s'est mise à son piano jusqu'au dîner ; après, étendue dans sa bergère, elle a attendu l'heure de prendre quelque chose, et ensuite elle se couchera. Enfin, si je pouvais rendre la femme comme il me serait facile de rendre la dot, je renoncerais bien vite à l'une et à l'autre. Pygmalion, plus heureux que moi, a animé une statue; je n'animerai jamais la mienne.

— Ce n'est pas, de votre part, faute de vivacité; mais si vous pouviez tempérer cette vivacité, qui peut-être l'intimide, vous la verriez peut-être changer, et je conviens que vous devez le souhaiter, car, d'après cette différence d'humeur, vous êtes, je le vois, mal assortis.

— Je n'espère aucun changement ; je ne peux même en parler à son père : sa fille est son idole ; il ne croit pas qu'il puisse rien exister sur la terre d'aussi parfait. Mais c'est trop longtemps vous occuper de moi; et il se retira, nous laissant tous deux aussi étonnés de sa pétulance que de ce qu'il appelait son malheur.

— Je ne suis pas fâchée d'avoir reçu cet original, me dit après un moment de silence madame de Circé; je voudrais savoir ce que vous en pensez.

— Je crois qu'il exagère son malheur, ou que, s'il est tel qu'il le dit, il le mérite un peu.

— Pourquoi ?

— C'est que s'il n'eût pas été déterminé par la dot, il eût mis plus d'importance à s'informer du caractère de son épouse et à s'assurer d'en être aimé.

— Vous croyez que c'est là la cause de l'indolence dont il se plaint?

— Je crois bien qu'il peut y avoir un peu d'indolence contractée dans le climat où elle est née; mais elle n'est sûrement pas insensible, et si elle avait le desir de plaire et de faire le bonheur de son mari, elle changerait assez ses habitudes pour que tous deux fussent heureux.

— Je suis charmée, mon cher Tilly, de vous voir tirer des conséquences aussi justes de ce que vous venez d'entendre; elles me confirment dans l'opinion que j'ai conçue, peut-être avec un peu d'orgueil, que le concours d'évènemens qui nous a réunis contribuera à votre bonheur, vous rendra délicat sur le choix d'une épouse, et que vous vous préserverez de tout égarement avilissant.

— Comment est-il possible que vous

portiez mes regards sur un avenir que je regarde comme impossible depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître?

— Ne nous abusons point, Tilly; nous avons fait tous deux un songe enchanteur, et qui bientôt sera suivi du réveil; rien n'altérera le souvenir que j'en conserverai : incomparable pour moi, il sera désormais mon unique bonheur. Il ne peut en être de même pour vous; votre cœur ne pourra rester sans attachement, et il sera sérieux, puisqu'il faudra que la femme qui vous l'inspirera ait d'autant plus de qualités que vous ferez des comparaisons, suite nécessaire de l'expérience anticipée que vous me devez; c'est sous ce rapport que je serai pour beaucoup dans votre souvenir, et que, fait pour rendre une femme heureuse, vous le serez vous-même.

C'est ainsi que cette femme angélique savait, au sein du plaisir, faire tourner l'entretien au profit de ma raison, en saisissant toutes les occasions de me donner des conseils utiles.

Aussi touché de la bonté de son cœur que j'étais enchanté de son esprit et de ses charmes, j'essayai, mais en vain, de lui persuader que rien ne pourrait la bannir de mon cœur, et que je n'allais vivre qu'avec l'espoir de voir renaître les jours heureux que j'avais passés auprès d'elle. Sa raison repoussa cette illusion; elle la traita de romanesque, et qu'en la revoyant au plutôt dans deux ans, elle n'aurait déjà plus le charme qui m'avait fait tout hasarder pour l'obtenir; qu'elle-même, entraînée par ma sincérité, elle avait été si vivement touchée, qu'elle avait oublié sagesse et prudence; mais qu'elle avait du moins conservé celle de m'ai-

mer assez pour ne vouloir, par aucun art et par d'adroits refus, que le sentiment qu'elle m'avait inspiré devînt une passion ; que c'était pour suivre ce plan qu'au lieu de m'obliger à me réfugier ailleurs, elle m'avait gardé auprès d'elle, et m'avait prodigué toutes les faveurs de l'amour.

Ce n'était pas le moment de réfléchir sur un texte aussi délicat, et ce ne fut qu'après m'être enivré de nouvelles délices et retiré dans ma chambre, que je m'avisai de commenter et d'apprécier tout ce que j'avais entendu : dans ce moment de calme, je sentis en effet que j'étais moins effrayé de l'inévitable séparation dont le moment approchait, et que je me résignerais à ce qui m'eût paru un supplice insupportable le premier jour. Alors je compris tout ce que la générosité de mon adorable lui avait fait faire en ma faveur,

quoique je ne sentisse pas également la possibilité de m'en séparer sans peine; je n'avais pas encore vingt ans, et une neuvaine passée dans le temple de la volupté ne pouvait me rendre moins servant adorateur de son temple.

Ce fut ce que j'éprouvai en revoyant le matin du huitième jour cette femme angélique. Exempte de défauts, tous ses mouvemens avaient de la grâce, et toute sa personne inspirait ou faisait renaître le desir; et ce charme indéfinissable la suivait par-tout.

Elle sortit avec l'epoir de revenir satisfaite sur tout ce qu'elle avait demandé pour moi : et je vis à son air lorsqu'elle rentra, qu'elle avait réussi. Lettres pour le commandant à Bruxelle, dépêches pour le Général en chef Pichegru, des lettres de recommandation en ma faveur adressées à ce Gé-

néral, enfin un passe-port. Rien ne manquait.

— Je vais envoyer, me dit-elle, retenir votre place à la diligence; elle part demain vers onze heures ou minuit. Ainsi, mon cher ami, voilà qui est décidé; tous les pas que vous ferez demain seront autant de pas vers votre nouvelle carrière; il est temps d'aller cueillir des lauriers; il n'y a pas un Français qui ne veuille aujourd'hui en orner sa tête.

— Si je devais être couronné par vous, je serais bien sûr de les mériter.

— Méritez-les toujours, vous ne manquerez pas de mains pour en orner votre tête; et si vous n'aviez que les miennes, il serait bien sûr que ce seraient celles de l'amitié.

Je me récriai; elle saisit cette occasion pour m'interdire toute réflexion affligeante, et surtout pour ne point

parler d'adieu; qu'elle avait une aversion insurmontable pour ce mot, et qu'il fallait se quitter sans l'avoir prononcé.

Je n'ai pas besoin de dire si je perdis un seul des momens qui me restaient. Arrivé au dernier jour, ma belle amie sortit plus tôt que de coutume; elle m'embrassa, et donna ses ordres pour le dîner. Je vis bien quelqu'altération sur ses traits; je n'en conçus pourtant rien de fâcheux. Elle m'avait tendu sa main, que je baisai respectueusement en l'aidant à monter dans son carrosse.

J'écrivis à mon oncle, ainsi que j'en étais convenu, à M. l'Ordonnateur et aussi à ma bonne Marianne. Cette occupation m'avait distrait de toute réflexion pénible. L'heure du dîner approchait : au lieu de la maîtresse de mon cœur, son domestique revint dire de sa part qu'elle était retenue par des

motifs trop sérieux pour pouvoir s'en défendre ; que je dînasse seul sans l'attendre.

Je ne sais quel serrement de cœur vint me troubler ; je mangeai peu et m'abandonnai à des pressentimens fâcheux sur une absence si extraordinaire lorsqu'il ne me restait plus que quelques heures pour jouir encore du bonheur de la voir.

Dans une solitude absolue, mes idées prirent rapidement une teinte noire ; je repassai tous les évènemens de ma vie, et dans cette revue, Sophie, cette Sophie qui la première avait fait palpiter mon cœur, que javais juré d'adorer toute ma vie, se retraça à mon souvenir ; et en même temps que le sort me conduisait à l'armée, où son oncle devait se rendre avec elle. Je la repoussai avec une sorte de frémissement ; je ne sentis que

les reproches que je méritais. Je m'efforçai d'écarter son image, mais en vain; elle me poursuivait, et je ne m'en trouvais que moins digne de la revoir.

Combattu par mille sentimens tumultueux, j'en étais troublé et je n'espérais plus de calme que par le retour de ma trop chère amie.

Vaine attente! les heures s'écoulaient, elle ne revenait point; enfin Julienne entra: Voici, me dit-elle, une lettre que Madame m'a donnée ce matin, avec ordre positif de ne l'apporter que vers dix heures; elles vont bientôt sonner. J'ouvre, ou plutôt je romps le cachet, et trouve ce qui suit:

« Lorsque vous lirez ce dernier té-
» moignage de notre amitié, je serai
» déjà à quelques lieues de Paris. Si
» vous vous rappelez ce que je vous ai
» dit de mon aversion pour les *adieux*,
» vous ne serez pas surpris des mesu-

» res que j'ai cru devoir prendre pour
» les éviter : au lieu de m'en vouloir,
» appréciez ce sacrifice et sachez-m'en
» gré, car il est tout entier pour vous.
» J'aurais pu me conduire de même
» sans aller si loin; mais votre ami
» l'Ordonnateur me pressait de re-
» tourner à sa campagne; je ne m'en
» souciais point, et ne pouvant refuser
» cet homme estimable sans un motif
» raisonnable, j'ai profité de l'occa-
» sion que me fournissait une respec-
» table dame d'aller avec elle à sa
» terre en Tourraine. Je le lui promet-
» tais depuis long-temps, et j'ai fait
» porter chez elle tout ce qui m'était
» nécessaire pour exécuter ma résolu-
» tion. Je pars avec elle et son mari;
» j'espère que vous suivrez mon exem-
» ple, et que je ne serai pas seule rai-
» sonnable.

» Répondez-moi; donnez votre let-

» tre à Julienne ; écrivez-moi aussi en » route et de par-tout, à mon adresse » à Paris ; vos lettres me seront en- » voyées ; soyez tout ce que vous de- » vez être, tout ce que vous vous devez » à vous-même et à votre estimable on- » cle : vous justifierai tous mes senti- » mens pour vous. »

H...

Il n'y avait plus rien à attendre, plus d'espoir : j'aurais voulu fuir ce séjour qui, dépouillé de son plus bel ornement, ne me paraissait plus qu'un affreux désert : cependant, sensible comme je le devais à une conduite dont je sentais tout le prix, non moins touché du soin de m'instruire indirectement qu'elle fuyait le Général et tout entretien avec lui, je traçai ce peu de mots.

« Je ne sais qui l'emporte dans » mon cœur de mon admiration et

» de mon respect pour vous ou des » autres sentimens. Quelqu'affligé que » je sois de ne vous avoir point vue, » je vous en remercie ; c'est la plus » forte preuve que je puisse vous » donner que je vais tout faire pour » me rendre digne de vos bontés.

» Daignez agréer, avec l'expression » de ma vive reconnaissance, mes vœux » pour que vous jouissiez d'un bon» heur inaltérable ».

T....

Je sonnai ; Julienne rentra ; je lui remis ma lettre cachetée, mais sans adresse.

— Je vais, Monsieur, vous servir à souper. Non, je ne veux que partir à l'instant même :

— Comment! partir sans rien prendre ?

Pour calmer son affliction, je lui serrai affectueusement la main, en lui

laissant un double louis. Un domestique se chargea de ma valise, et, enveloppé dans mon manteau, j'allai me jeter dans le premier fiacre que je pus trouver.

CHAPITRE XXVIII.

Arrivé à la diligence avant tous ceux qui devaient partir, j'y montai le premier, me plaçai dans le fond, et me trouvai dans une obscurité qui me rendit encore à mes réflexions : elles étaient cruelles ; après neuf jours des plus enivrantes illusions, je me crus jeté dans un affreux désert, et pour m'en dérober l'horreur, je me repliai sur moi et fermai les yeux.

Un assoupissement salutaire après tant de sensations tumultueuses, vint

sans doute à mon secours, car je ne fus rappelé à moi-même que par le bruit des voyageurs qui prenaient leurs places, et par les plaintes d'une dame qui disait : J'ai retenu les places du fond pour moi et pour ma fille ; on en a laissé prendre une. Aussitôt que j'eus entendu de quoi il s'agissait, je m'empressai de lui dire que quand cette place serait à moi, elle devait croire que je la lui aurais cédée ; que je m'y étais mis sans projet d'y rester. Elle me remercia dans les termes les plus obligeans : je me trouvai placé à sa droite, et sa fille était à sa gauche.

Sans chercher à voir qui occupait les autres places, j'essayai de retrouver le sommeil : ce fut inutilement tant que nous n'eûmes pas dépassé les barrières. J'avais porté intérieurement mes regards vers ma nouvelle carrière pour me distraire de mes pénibles sou-

venirs : cette diversion, que je dus à ma vivacité plus qu'à ma raison, me rendit un nouveau calme, et bientôt après le sommeil : il ne fut point paisible : je me trouvai dans un Elysée tel qu'on s'efforce de nous en donner l'idée à l'Opéra, mais plus parfait, sans doute, car je le voyais de près, et la multitude de beautés dont il était peuplé, et qui s'offraient à mes regards, n'avaient pas besoin de la perspective. Je regardais leurs danses, leurs jeux, et j'allais demander où j'étais, lors qu'une d'elles, vêtue de blanc, toute semblable à ma Sophie, jeune comme elle, s'avança vers moi, et m'ayant montré de la main un sentier comme si elle eût voulu m'y attirer, y marcha la première. Un pouvoir irrésistible m'attira sur ses pas; elle marchait si légèrement qu'elle me devançait toujours. A l'Elysée succéda

bientôt une campagne agreste, mais agréable, parée seulement des dons de la nature, coupée par des sentiers tortueux et bordés de haies vives. Nous étions dans l'un de ces sentiers; j'allais l'atteindre; le coude que formait le chemin la dérobe à ma vue, et en même temps un cris aigu m'annonce le danger; je la vois entourée par quatre hommes armés. Je vole à son secours, et le mouvement que je fis fut sans doute si impétueux qu'il m'éveilla.

La dame auprès de laquelle j'ai dit que j'étais assis, me soutint et me fit retomber à ma place. Seriez-vous incommodé, Monsieur? me dit-elle. — Non, Madame; je viens en effet d'éprouver quelque chose qui m'a vivement ému; je volais au secours de quelqu'un; c'est ce qui a terminé mon rêve. Cette dame me fit respirer de l'eau de Cologne, quoique je n'en eusse

pas besoin; mais pendant le temps que je fus obligé d'employer pour répondre à sa politesse, j'achevai de m'éveiller; je la remerciai et l'assurai que je ne m'endormirais plus, et que je regrettais bien d'avoir troublé son repos.

J'étais en effet tellement rafraîchi, que le songe qui m'avait éveillé si brusquement, loin de m'affliger, ne me parut qu'un avertissement du destin d'opposer mon courage aux séduisantes illusions qui m'avaient égaré. Sophie, cette vertueuse Sophie, que j'avais eu l'ingratitude d'oublier, vient, me disais-je, de rompre le charme, ou plutôt c'est la raison sous ses traits qui vient de me tirer du séjour de la mollesse et de la volupté pour me montrer celui de la vertu; mais pourquoi m'était-elle ravie? Ah! c'est, je n'en doute point, pour m'apprendre que ce n'est qu'en combattant qu'on peut la con-

quérir, et ni peines, ni travaux, ni dangers ne m'arrêteront pour y parvenir.

C'est ainsi que la raison, en rentrant dans mon cœur, rétablit la tranquillité dans mes sens, et je jouissais de cet état paisible quand les premiers rayons du jour me permirent de distinguer les objets.

Toutes les personnes dont j'étais entouré dormaient ou paraissaient dormir. Je vis les traits distingués de la dame qui avait bien voulu s'intéresser à moi ; sur son épaule était appuyée une jeune demoiselle de quatorze à quinze ans qu'on ne voyait qu'à moitié, et dont la figure me parut intéressante.

A côté de cette jeune personne était un grand homme, enveloppé dans une redingotte à grand collet, qui montait sur chaque côté de son visage, et coiffé d'un bonnet de voyage qui ne

laissait voir que très-peu de sa figure, qui parut être celle d'un homme d'environ cinquante-cinq ans ; à côté de lui une femme sur le retour, ayant sur ses épaules une plisse de satin jaune bordée de martre, qui depuis long-temps n'était plus neuve; sur ses genoux un chien caniche, qui faisait en dormant plus de bruit que sa maîtresse.

Après cette femme, une autre encore jeune, mais dont le teint paraissait flétri avant le temps. A côté d'elle un petit homme dont le vêtement, moitié ville, moitié campagne, semblait annoncer un cultivateur. En retour, et en rapprochant de moi, deux jeunes-gens, dont les redingottes laissaient apercevoir leurs uniformes, et enfin auprès de moi, à ma droite, un jeune homme simplement vêtu, très-bien de figure, mais dont le teint décoloré semblait annoncer qu'il n'était

pas heureux; tels, à la simple inspection, me parurent mes compagnons de voyage.

Pour ne point troubler leur repos, je ne me permettais pas le moindre mouvement; il fut interrompu par la voix d'un voyageur dont on ne soupçonnait pas l'existence : il faisait alors tout-à-fait jour, et l'on entendit demander : *As-tu déjeûné, Coco?* Cette interrogation fit éclater de rire tous ceux qui l'entendirent; chacun chercha d'où venait cette voix, qui paraissait venir du dessous de la voiture, quand la vieille dame à la plisse jaune, attendrie pour son compagnon, tira par-dessous ses jupes le sabot où était renfermé ce babillard, qu'elle délivra en le prenant sur son doigt où son babil et ses caresses à sa maîtresse amusèrent en même temps ceux qui aimaient les perroquets.

Les jeunes-gens prétendirent qu'il était en contravention, parce qu'il n'avait pas payé sa place ; le cavalier qui était vis-à-vis de moi demanda à la maîtresse de cet oiseau si elle le menait débuter dans les Raisonneurs. Je trouvai cette question d'autant plus étrange que je ne savais ce qui pouvait la motiver; je fus bientôt convaincu qu'il avait une expérience qui lui avait fait deviner la profession de la dame, car elle répondit : Je le souhaiterais, Monsieur, cela améliorerait mon sort, car on ne paie plus mon emploi; je joue les mères et les grandes coquettes, mais on ne me laisse plus jouer que les coquettes ridicules, et je n'ai que cent louis d'appointement, tandis que la moindre petite amoureuse gagne six mille francs.

— Vous avez dû les gagner aussi?

— Oui, Monsieur, et même bien

davantage ; mais il faut faire tant de dépenses, qu'on ne peut amasser l'été pour l'hiver.

— Vous allez sans doute à Bruxelles?

— Non, Monsieur; je vais à Lille.

— En ce cas, j'aurai le plaisir de vous y voir.

— Et aussi *ma camarade*, en montrant la femme qui était à côté d'elle ; mais elle joue les premiers rôles dans la tragédie et dans la comédie : son emploi est plus brillant que le mien. Les deux jeunes sous-lieutenans s'emparèrent de la conversation avec les deux comédiennes, en se permettant beaucoup de mauvaises équivoques, qui tinrent toutes les autres personnes dans une circonspection qui annonçait que le reste du voyage ne serait agréable que pour eux.

Quelques instans après on arrêta pour la première halte, qui était une

maison de poste où l'on changeait de chevaux et où l'on déjeûnait. J'aidai la dame qui était à ma gauche à descendre ; mon vis-à-vis se chargea de la demoiselle, et le jeune homme, mon voisin à droite, nous suivit.

Déjà les cinq autres étaient entrés, avaient demandé du vin, et allaient s'arranger d'une volaille froide.

Nous formâmes une bande à part ; on offrit du café aux dames, ce qu'elles préférèrent. Mon vis-à-vis demanda du vin et des cotelettes en nous proposant d'en être, ce que nous acceptâmes. Pendant le déjeûné je ne pus résister au desir de savoir de l'homme âgé comment il avait deviné que la dame au chien caniche était comédienne.

—Cette question fit sourire la dame qui prenait son café, et il me répondit aussi avec gaîté que cela se devinait

à l'étiquette du sac. Quand vous verrez une pelisse jaune, un chien caniche et un perroquet, sur cent femmes en pareil costume, vous pourrez parier pour quatre-vingt-dix-neuf comédiennes ; mais il n'y a pas de mal que vous ignoriez cela.

Il y a entre des personnes qui ne se connaissent pas un rapprochement produit par les manières ; c'est ce qui nous était arrivé en entrant dans cette auberge dont la propreté plaisait à la vue autant que les attentions des maîtres étaient engageantes ; il fallut la quitter pour rentrer dans notre cage ambulante, où nous nous trouvâmes avoir formé une association de cinq contre cinq.

On pouvait remarquer, en entrant, que les deux militaires et le campagnard étaient d'une gaîté bruyante : aussi se mirent-ils à parler avec les

deux comédiennes, à tort et à travers, de tous les genres de spectacles ; l'homme des champs se déclara pour l'opéra-comique ; là du moins j'entends ce que l'on dit, et puis je retrouve là nos ci-devant baillifs un peu plus polis, et tout aussi fripons qu'ils étaient, et cela me fait rire.

Les comédiennes se prononcèrent pour le haut genre, et quand elles furent fixées à la tragédie, elles ne manquèrent pas d'assigner à Corneille, Racine et Voltaire le rang qu'ils devaient tenir sur le Parnasse. L'un des jeunes-gens était pour Voltaire, dont il admirait surtout les défis, tels que celui de Nemours à son frère le duc de Vendôme, et plus encore celui de Tancrède à Orbassan. Ce n'est pas là ce que j'admirerais en lui, dit le moins étourdi, et je donnerais d'ailleurs la préférence à Racine. Il fut vivement

soutenu dans cette opinion par la plus jeune des deux comédiennes, qui ne paraissait pas dépourvue de goût, et qui, après avoir analysé quelques rôles, parla de celui de Phèdre comme du plus beau qu'on eût jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, et en démontra les beautés en citant les passages les plus admirables, non en les déclamant, mais du ton de la conversation : quand elle en fut à ces vers-ci :

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis; je pâlis à sa vue,

elle fut interrompue par celui des deux officiers qui était le chevalier de Voltaire, en disant : J'en conviens; il est impossible de mieux traduire ce vers de Virgile :

Ut vidi, ut perii, ut me.

Là, il resta court en disant à son ami : Aide-moi donc.

— Ma foi, je n'en sais rien.

Le jeune homme qui était auprès de moi avait achevé à basse-voix : *malus abstulit error*.

Je lui dis en latin que quand on avait la manie de montrer de l'esprit et d'interrompre mal-à-propos, il fallait au moins avoir de la mémoire.

Il me répondit de même ; il s'établit entre nous un moment d'entretien, et lorsqu'il ne me répondait pas en latin, il le faisait en français avec tant de justesse, que je conçus de lui une opinion assez avantageuse pour desirer de le connaître ; mais je remis à un autre moment pour entendre ce qui se disait à ma droite.

Le voyageur qui était vis-à-vis de moi avait demandé à la dame comment elle avait pu se déterminer à un

long voyage avec mademoiselle sa fille sans être accompagnée par quelqu'un de ses parens ou amis ?

— Mon mari, qui est capitaine d'artillerie, est à l'armée ; une affaire de succession a demandé ma présence à Paris : ne voulant être importune en priant quelqu'un de m'accompagner, ni confier ma fille à personne, je l'ai menée avec moi, et jusqu'à présent il ne nous est rien arrivé de fâcheux.

— Je vais aussi à Lille, Madame ; je me ferai connaître de vous, et si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous saluer, je pourrai, dans quelque temps, porter de vos nouvelles à monsieur votre mari, devant incessamment me rendre à l'armée.

La dame allait répondre, quand il s'éleva un si grand bruit à l'autre bout de la voiture, qu'il fallut y renoncer.

Il s'agissait de faire décider l'impertinente question que voici, et que l'un des deux jeunes-gens disait avoir trouvée dans un ouvrage de Crébillon fils.

» Une femme est-elle plus mécon-
» tente de la timidité de l'amant qu'elle
» aime, que de la témérité de celui
» qu'elle n'aime point? »

La vieille répondit sans trop se faire prier qu'il y avait si long-temps qu'elle n'avait plus d'amant qu'elle ne s'en souvenait point.

La jeune dit à son tour qu'elle n'avait eu ni amant timide ni amant téméraire, qu'elle était mariée.

Ce sera donc vous, Madame, dit l'étourdi, en s'adressant à la dame qui était près de moi, qui résoudrez la question?

—Pour obtenir une réponse, Monsieur, il ne faut faire que des questions qui ne blessent ni les convenances ni

la civilité. Vous oubliez que dans une voiture publique chacun a un droit égal, et qu'on doit y avoir pour ceux qu'on y rencontre les égards que l'on desire pour soi.

— Vous traitez cela bien sérieusement, Madame; je suis persuadé que *notre père* qui est auprès de vous ne sera pas si austère.

— Avant de vous dire mon sentiment, Monsieur, je vous ferai remarquer que vous m'exposez à faire mauvais ménage avec ma femme, en me donnant des enfans que je ne connais pas; mais sans m'arrêter à la légèreté de cette qualification, je vous répondrai, comme père, que votre question est plus qu'inconvenante, qu'elle ne peut être soufferte qu'en très-mauvaise compagnie, et que vous devriez rougir de l'avoir faite.

— Et moi, Monsieur, je vous dis

qu'on ne se permet une leçon aussi sévère qu'en faveur de l'impunité que vous assure votre âge.

— Vous saurez bientôt que ni mon âge ni ma profession ne me mettent à l'abri de soutenir ce que j'ai avancé avec raison; jusque là, jeune homme, je vous invite à vous tenir tranquille. On ne pouvait le croire âgé que parce que son vêtement le cachait; cependant cette réponse, faite sans chaleur, réduisit l'étourdi au silence; et chacun sans doute, inquiet de la suite de cette scène, ne pensa à le rompre. Il ne dura heureusement pas plus d'un quart-d'heure, pendant lequel ce voyageur ayant ôté le bonnet qui lui cachait toute la tête, laissa voir des cheveux bruns naturellement bouclés, et une figure mâle qui ne semblait pas du tout faite pour éprouver la crainte.

Je le regardais avec plaisir, quand le

bruit de plusieurs cavaliers, et la voix de l'un d'eux, fit arrêter la voiture. Il demandait au conducteur s'il n'avait pas dans sa diligence un officier-général ?

— Il y en a un, mon officier, inscrit sur ma feuille; mais je ne le connais pas; regardez dedans....

Mon vis-à-vis, qui avait reconnu la voix de l'officier qui venait de parler, lui cria : Je suis là, mon ami; et la portière ayant été ouverte, cet officier lui dit : Je suis venu au-devant de vous, mon Général, pour vous prévenir que votre carrosse est raccommodé, et qu'on n'attend que vos ordres pour ateler.

— Je vous remercie; il n'y a plus que pour un quart-d'heure d'ici à la poste; nous allons nous revoir et nous embrasser.

Nous recommencions à rouler; le Général dit à l'épouse du capitaine d'ar-

tillerie : Vous me connaissez à présent, Madame, et nous pouvons tenir trois dans mon coupé; je vous l'offre pour vous tirer d'ici; faites-moi la grâce de l'accepter.

— Avec plaisir, monsieur le Général; rien ne pouvait m'arriver de plus agréable.

Le Général s'adressant ensuite à moi, ajouta : Je voudrais, Monsieur, en avoir une quatrième, je vous l'offrirais; car je serais charmé de vous avoir pour compagnon de voyage.

Je le remerciai respectueusement de cette politesse, en lui apprenant que ma destination était pour Bruxelles, et de là à l'armée.

— Nous nous y reverrons, je l'espère; car vous n'êtes pas fait pour rester en chemin.

Comme il finissait, le jeune officier, qui attendait le moment, se leva de sa

place, et s'inclinant vers lui, le pria de l'excuser de l'erreur où il était tombé, n'ayant pu deviner à qui il avait l'honneur de parler.

— Ce n'est point à moi, Monsieur, à qui il faut faire des excuses, mais à Madame.

Le jeune homme les lui adressa tout de suite, et avec plus de grâce que je ne m'y attendais, et la dame lui répondit : J'avais déjà, Monsieur, tout mis sur le compte de votre jeunesse.

— Moi de même, Monsieur, reprit le Général, et si je trouvais l'occasion de vous servir, je la saisirais avec ardeur. Je souhaite seulement que cela vous apprenne qu'on ne doit jamais manquer d'égard envers aucun homme, quelle que soit l'écorce, à moins qu'il n'ait donné lieu de le mépriser; que tout militaire, loin de prendre un simple particulier pour un objet de déri-

sion ou de mauvaise plaisanterie, doit au contraire le protéger et le défendre, et qu'il faut employer son esprit et son courage mieux que vous n'avez fait aujourd'hui. En finissant il lui tendit la main.

Le jeune homme la saisit, et lui dit qu'il le remerciait; que ses conseils lui valait dix années d'expérience dont il lui promettait de profiter.

Quelques minutes après, étant arrivé à la poste, le Général et les dames nous quittèrent, non sans que je leur en témoignasse mes regrets : J'en ai aussi, me dit le Général, et je desire vous revoir ce soir à Péronne, où nous coucherons tous, car je ne veux point, en voyageant de nuit, que ma proposition devienne une fatigue pour madame et mademoiselle sa fille.

En me retrouvant dans la diligence avec le jeune homme que j'étais cu-

rieux de connaître, je n'eus pas de peine à me satisfaire; il me dit que ses parens avait fait le sacrifice de lui trouver un remplaçant, mais qu'auparavant, et dans la crainte qu'ils ne pussent y parvenir lorsqu'il aurait atteint l'âge de la réquisition, ils lui avaient fait quitter ses études pour prendre la profession d'imprimeur, afin qu'il pût trouver quelque ressource à l'étranger s'il était pris prisonnier; qu'en conséquence de cette précaution il en avait fait l'apprentissage, et que depuis que ce noviciat était fini, il était entré comme compositeur dans une imprimerie; qu'il y avait dix-huit mois qu'il y travaillait; mais que, rebuté de la morgue et de l'importance des auteurs, et plus encore de la dureté et de l'avarice de l'imprimeur, il regrettait d'avoir pris cette profession; que le feu était donné avec une telle

parcimonie que les trois quarts du temps il en manquait, quoiqu'il fallût travailler quelquefois pendant la nuit; que la chandelle, qui était indispensable, était donnée en compte et souvent avec fraude sur la quantité nécessaire; que sans égard pour les besoins d'ouvriers qui ne gagnent que péniblement leur journée, au lieu d'être payés régulièrement ils éprouvaient souvent des retards; qu'envers les auteurs, il ne se piquait pas plus de justice; qu'il avait été témoin d'une scène qui avait achevé de lui inspirer du dégoût pour cette profession.

Telles sont, Monsieur, continua-t-il, les raisons qui me font détester cette malheureuse profession, au point de me déterminer à entrer au service, quoique je doive m'en croire exempt. Cependant je vais à Lille, où l'on me fait espérer que je trouverai un sort

plus doux; mais si mon attente est trompée, j'entrerai dans le premier corps qui voudra me recevoir.

Vous ferez mieux, lui dis-je, de conserver votre liberté; mais si telle était votre résolution, il ne faudrait pas vous y livrer sans choix et sans appui. Je vais en ce moment à l'armée sous des auspices avantageux; mais je ne peux me permettre de m'ériger en protecteur avant d'avoir éprouvé quels seront les avantages que je retirerai des miennes. Nous voici arrivés à un relais, descendons; nous parlerons plus librement avant que la voiture nous ait rejoints.

Aussitôt que nous fûmes en marche, je repris ainsi : Les avantages que j'espère sont tels que je pourrai vous faire participer à la bienveillance du Général auquel je suis adressé; attendez que je vous aie écrit, et, d'après ce que je

vous aurai marqué, vous viendrez me joindre pour profiter de tout l'intérêt que vous m'inspirez.

—On ne peut rien de plus obligeant, Monsieur; j'y suis sensible plus que je ne puis dire; mais lorsque votre lettre me parviendra, il sera possible que je n'aie pas les moyens d'aller vous joindre à une si grande distance.

—Qu'à cela ne tienne; je peux, sans me gêner, vous laisser quinze louis: c'est une chose toute simple entre camarade.

—Comment, Monsieur! vous ne me connaissez que d'aujourd'hui, et vous voulez me prêter quinze louis sans savoir quand je pourrai vous les rendre?

—Si, pour obliger, il fallait aller prendre des informations, ce serait humilier celui qu'on oblige et en perdre le moment.

—Votre offre mérite toute ma re-

connaissance ; mais je n'en abuserai pas ; j'attendrai votre lettre, et si j'ai besoin de votre secours, je vous l'écrirai sincèrement ; jusque là trouvez bon que je m'y refuse.

—Il n'y a rien de plus doux et de plus facile que d'obliger quand on le peut, mais il y a plus de mérite à savoir l'être ; pourquoi ne voulez-vous pas avoir ce mérite en ma faveur ? En même temps j'avais tiré ma bourse.

—Non, Monsieur ; laissez-moi mériter votre amitié dont je suis touché, et dont je vous promets de profiter.

—Je vous retiens à souper tête-à-tête ; j'espère réussir à vaincre votre répugnance. Il m'accepta, et nous remontâmes dans la voiture, qui nous avait rejoints.

Jusqu'à Péronne il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté ; mais, en descendant à l'auberge de la diligence, un

domestique du Général, qui attendait exprès, me dit que son maître me priait de vouloir bien me rendre auprès de lui à l'hôtel de la poste. Je le suivis.

M. le Général me dit qu'il n'avait d'autre motif que de me prier de souper avec lui et avec les dames que je connaissais déjà, qui le souhaitaient autant que lui. Ayant été très-satisfait de ma retenue et de ma politesse, il ajouta qu'il avait aussi la curiosité de savoir, par intérêt pour moi, à quel Général j'étais recommandé : quand il sut que c'était au général Pichegru, il me dit que je ne pouvais tomber en de meilleures mains; que j'allais me trouver sous les ordres d'un Général qui faisait honneur à l'humanité. Ensuite je lui avouai que l'honneur qu'il voulait bien me faire m'exposait à un embarras dont je le priais de me permettre de lui exposer la cause.

Alors je lui rapportai succinctement ce qui s'était passé entre le jeune homme et moi, le refus qu'il m'avait fait, et l'engagement que j'avais pris en lui proposant de souper tête-à-tête avec moi.

Vous me faites bien plaisir, me dit-il; on s'informe long-temps avant de rencontrer des hommes aussi honnêtes; on est trompé par les recommandations; celui-ci me plaît autant qu'à vous; allez le chercher, amenez-le souper avec nous.

De retour avec mon jeune homme, qui se nommait Lanclos, le Général lui dit dès le premier moment : Je suis instruit de ce qui vous conduit à Lille et de vos chagrins que Monsieur m'a confiés; ils sont finis si vous voulez être mon secrétaire; je vous donnerai deux cents francs par mois, et vous jouirez en outre de tous les avantages attachés

à cette place, tels que les vivres, le logement, etc.

Le jeune homme le remercia avec une effusion de cœur qui ne permit pas de douter qu'il se trouvait heureux; j'eus ma part de sa reconnaissance, et je goûtai le plaisir pur d'avoir fait quelque chose dont je pouvais m'applaudir.

Je sus en soupant que le Général, qui était en route pour Paris quelques jours auparavant, avait été obligé d'abandonner sa voiture dont la roue et un essieu s'étaient rompus; qu'il avait trouvé place dans la diligence, et qu'il était venu la retrouver par le même moyen, ayant laissé son aide-de-camp chargé du soin de la faire réparer. Je ne m'arrêterai point à rappeler tout ce que ce souper eut d'aimable, et je n'appris qu'en partant que c'était au général Kléber que je devais un accueil si flatteur. Il allait en effet rejoindre l'armée

sur le Rhin, après s'être arrêté quelques jours à Lille où des ordres l'obligèrent de passer ; il a depuis passé en Egypte où l'attendait un destin funeste.

Je n'eus la compagnie du jeune Lanclos, le lendemain, que jusqu'à Cambray, où l'on se sépara pour changer de voiture. Presque sûrs de nous retrouver, nos adieux furent ceux de deux amis qui doivent se revoir bientôt. Le reste de mon voyage jusqu'à Bruxelles ne fut qu'ennuyeux. Arrivé dans cette ville, je me fis conduire, sans prendre un instant de repos, au Commandant, pour lui remettre la dépêche qui le concernait.

CHAPITRE XXIX.

A PEINE M. le Commandant eut pris connaissance des lettres que je lui avais remises, qu'il me demanda si je supporterais bien la fatigue du cheval. Sur l'assurance que je lui en donnai, il fit appeler un officier à qui il donna ordre de faire détacher un dragon avec un cheval pour moi; que ce dragon m'accompagnerait, et ramènerait le cheval qui m'aurait servi; ensuite le Commandant me donna une lettre pour que pareil moyen me fût fourni à Tirlemont, et qu'ainsi de position en position j'arriverais au quartier-général de l'armée du Rhin aussitôt qu'il me plairait.

Je lui fis mes remercîmens, et quel-

ques minutes après je me remis en route avec mon guide. Pour lui rendre la route plus agréable, je lui proposai de faire halte à Louvain, ce qui lui plut tellement qu'il me dit, en voyant du vin sur la table, qu'il allait avec plaisir oublier la bière, qui était une triste boisson pour un Bourguignon; que depuis plus d'un mois il n'avait seulement pas aperçu une bouteille vide. Il ne manqua pas de rendre compte du bon traitement qu'il avait reçu de moi à celui qui lui succéda, de manière que, pendant cette longue course, je fus toujours bien monté, et traité par mes divers conducteurs comme si j'eusse été leur officier.

Mais j'ai hâte d'arriver et de passer tout de suite à la réception que me fit le célèbre Général à qui j'étais recommandé; il daigna, après avoir pris connaissance des diverses lettres que je lui

apportais, m'encourager par un regard de bienveillance; ensuite il me fit toutes les questions qui pouvaient lui faire connaître à quelle famille j'appartenais, et les dispositions qui m'avaient déterminé à entrer au service. Après que j'eus satisfait à ses questions, il me dit que, pour me laisser prendre du repos, et à lui le temps de me classer convenablement, je resterais d'abord attaché aux bureaux de l'état-major de l'armée.

Dès le lendemain je m'y rendis utile; mais je ne sais quelle ardeur guerrière m'inspirait déjà du dégoût pour cette fonction. Là, je voyais des officiers de de tous les corps, et soit inclination de leur part, soit qu'ils eussent été prévenus en ma faveur par le Général, je fus prévenu par deux officiers de chasseurs, qui me dirent, pour commencer l'entretien :

—Il paraît, Monsieur de Tilly, que notre uniforme vous plaît ?

— Oui, Monsieur, et encore plus la réputation de votre corps.

— Que vous en a-t-on dit ?

— Qu'il était la terreur de l'ennemi.

— Cela est vrai ; mais aussi autant qu'il le peut, il nous préserve de mourir de vieillesse.

— Qu'importe ? il faut fournir sa carrière : va où tu dois, mourir où tu peux ; c'est la devise d'un militaire.

—*Dignus est intrare in nostro docto corpore*, dit en riant l'un d'eux.

— Pour en parler à notre aise, il faut dîner ensemble.

— J'aurai, Messieurs, l'honneur de vous le proposer, si vous le voulez bien.

— Non, ce sera nous ; nous avons pris la parole ; une autre fois vous aurez votre revanche.

En dînant, ils me prévinrent qu'il faudrait commencer par le manège. Bien m'en prit d'avoir reçu des leçons d'équitation et même du maniement des armes. Je leur dis que j'avais déjà fait mon apprentissage.

— Cela vous abrégera l'entrée dans la carrière. Je vais, après dîner, vous faire essayer un de mes chevaux qui est un peu vif; en attendant voulez-vous que nous voyions le maniement des armes ?

— Avec plaisir.

Un fusil fut apporté; l'un d'eux me commanda.

A merveille, dit l'autre ; un peu plus de vivacité; mais il suffira de deux jours d'habitude.

Les chevaux étant arrivés, on me présenta celui qui m'était destiné. Après les précautions nécessaires, je sautai légèrement en selle, et j'éprouvai aussitôt que j'avais affaire à un

sauteur en liberté; je le réduisis à se tenir tranquille, et ensuite à manœuvrer à ma volonté. Bravo! bravo! s'écrièrent-ils; vous êtes en état de donner leçon à nos chasseurs; vous serez pour nous une bonne acquisition; il faut ensemble demander demain au Général la faveur de vous admettre comme officier instructeur avec le grade de sous-lieutenant, et aussitôt vous endosserez l'uniforme.

Ce concours d'heureuses circonstances se trouva d'accord avec les intentions du Général en ma faveur, car il eut la bonté de me dire qu'il applaudissait à un choix qui faisait mon éloge; qu'il était charmé que je l'eusse prévenu; qu'il allait donner ses ordres pour que je fusse reconnu le lendemain à la tête du corps; que j'eusse soin dans le jour d'être en uniforme. Il me demanda encore si j'avais des

fonds, parce qu'il avait été prié de me faire donner ceux qui pourraient m'être nécessaires; je lui répondis que j'avais encore presque tous ceux que j'avais apportés de Paris, et qu'ils seraient suffisans jusqu'à ce que j'en eusse reçu de nouveaux.

Nous n'étions qu'au mois d'août; la campagne n'était point ouverte; l'armée avait plutôt l'air d'un camp formé pour exercer les troupes que pour agir hostilement. J'eus tout le temps de me former aux manœuvres militaires, que j'étudiai avec autant de soins que j'en mis à mériter l'estime de mes chefs et l'amitié de mes camarades. Le jour de mon admission, j'avais traité les officiers de ma compagnie, au nombre desquels étaient les deux à qui je devais d'y être entré. Je sentis combien il était doux d'avoir un oncle prévoyant, car je me trouvai en état de débuter hono-

rablement, de me mettre en équipage, et d'acheter un cheval léger et habitué au service.

Pendant ce repos, je m'étais inutilement informé du fournisseur Joubert: on le connaissait, mais on ne put me dire où il était. Pour me distraire de ce trop cruel sujet d'inquiétude, j'avais écrit à mon oncle, à mes protecteurs, à mon amie Marianne et à ma chère protectrice; mais, dans les termes du respect, et sans aucun souvenir de sentimens plus vifs : ils n'y furent exprimés que par ceux de la vive reconnaissance que je lui devais.

Mon oncle me répondit par une remise de cinquante louis, qui fut la dernière que je lui demandai.

Enfin, du 6 au 15 septembre, nous passâmes le Rhin; la victoire semblait nous précéder; Dusseldorf capitula le 6, Manheim le 20. J'avais été à portée

de montrer que j'étais digne de la faveur qu'on m'avait faite. Estimé de mes camarades, aimé de mes chasseurs, je ne connaissais point de dangers. Avant que l'Electeur palatin eût signé un acte de neutralité, nous étions déjà en détachement pour nous assurer de tous les villages où se trouvaient encore des ennemis. J'entrai dans un fort isolé, où nous étions prévenus qu'il y en avait eu et avec eux des prisonniers. Nous étions si peu attendus, que les Allemands, effrayés de notre apparition, prirent la fuite; suivi de cinq des miens, je pénétrai dans une maison de quelque apparence où la peur faisait prendre des précautions, dans l'idée que ce pouvait être quelques soldats qui n'avaient pu s'échapper. Nous y entrâmes de vive force; mais la première personne qui vint au-devant de moi se précipita à mes genoux en implorant en français

ma générosité pour la préserver de toute insulte.

Je crus que le songe qui m'avait si vivement frappé se renouvelait en reconnaissant la belle personne à-la-fois l'objet de mon tourment et de mes vœux. Ne craignez rien, belle Sylvie, lui dis-je en la relevant, ma vie vous est consacrée depuis long-temps; je la perdrais pour conserver la vôtre.

Camarades, dis-je aux soldats qui me suivaient, je retrouve une parente qui m'est chère, une Française; je la mets sous la garde de votre honneur. — Comptez sur nous, mon officier, fut un cri unanime.

La touchante Sylvie me remercia, et me demanda ma protection pour son oncle, qui était malade depuis qu'ils avaient été pris prisonniers et conduits dans ce village.

Je l'assurai que tout ce qui l'intéres-

sait me serait sacré. Je sortis pour laisser deux cavaliers à la garde de cette maison et rejoindre le gros du détachement ; mais l'officier qui le commandait, revenant à moi avec d'autres prisonniers qu'il avait délivrés, nous nous trouvâmes composant une troupe bien plus considérable. Nous concertâmes ensemble les moyens de les emmener et de décamper le plus promptement possible. La calèche du fournisseur Rouvy était dans la cour ; nous eûmes bientôt des chevaux que l'aimable droit de la guerre nous donnait droit de requérir, et même de prendre.

Pendant qu'on faisait ces apprêts, je rentrai dans la maison pour apprendre à mademoiselle Sylvie qu'il fallait qu'elle se mît en état de partir. Elle me pria d'entrer et de vouloir bien annoncer cette nécessité à son oncle : il

était couché, mais tout habillé et réellement en mauvais équipage. Avant que j'eusse pu lui parler, il me remercia du service que je venais de lui rendre, et qu'il n'oublierait pas qu'il me devait la liberté, mais qu'il était si malade qu'il ne pourrait marcher, et que si je pouvais le faire mettre en voiture au risque d'en mourir, il supporterait tout pour se revoir libre. Je lui répondis que j'allais faire tout ce qui dépendrait de moi, et prendre les ordres de mademoiselle sa nièce.

Il n'y avait pas moyen qu'il s'y refusât; elle sortit de sa chambre avec moi, et par un mouvement de curiosité bien naturelle, elle me dit qu'elle n'était pas surprise qu'un officier français l'eût si généreusement protégée, mais qu'elle l'était beaucoup de ce que je la connaissais; qu'elle ne se rappelait point de m'avoir vu.

C'était, Mademoiselle, au moment où vous partiez de Paris pour la Touraine ; je ne vous ai aperçue qu'un moment, et j'ai passé tous ceux qui se sont écoulés depuis avec le desir de vous retrouver ; je n'ai su votre nom et qui vous étiez que plusieurs mois après, et en l'apprenant je ne pus douter que je ne devais espérer que du hasard le bonheur de vous revoir ; je ne l'attendais pas par les malheurs de la guerre ; je regarderai cependant ce moment comme heureux si vous daignez agréer mes services.

C'est à moi, Monsieur, à vous prier de nous les continuer, et je regrette qu'une question que je pouvais faire dans un autre moment ait arrêté les soins que vous voulez bien prendre pour un homme souffrant.

Elle descendit avec moi où était la voiture, que je fis garnir de paille pour

que les cahots fussent moins rudes. Je lui demandai si elle avait quelque chose à faire charger sur cette voiture. On nous a tout pris, me répondit-elle, il ne nous reste rien.

Nous retournâmes auprès de son oncle; résolu à se traîner le mieux qu'il pourrait malgré ses rhumatismes, il témoigna le desir d'avoir les oreillers de son lit : Mais, dit-il, je ne voudrais pas les prendre, car Madame (c'était la maîtresse de la maison) a eu de l'humanité pour moi et cependant je n'ai pas de quoi les payer. Qu'à cela ne tienne, Monsieur, et je donnai tout de suite ce que cette femme en demanda.

La douleur rend sans doute reconnaissant, car M. Rouvy parut sensible à mon procédé, et m'assura que quand nous serions arrivés à Manheim, il me rendrait mon argent, et que je pour-

rais à mon tour disposer de tout ce qui me serait agréable.

J'étais charmé de voir commencer ma liaison avec cet homme ombrageux par des obligations qui le mettaient dans la nécessité de me recevoir et même de souffrir mes assiduités ; j'évitai cependant de paraître à ses yeux faire attention à sa nièce plus que ne l'exigeait la civilité, et lorsque nous fûmes en marche pour notre retour à Manheim, quoique je me trouvasse auprès de sa voiture, comme chargé de la conduite du centre de notre petite troupe, je ne lui parlais que quand il en montrait le desir.

Nous fîmes halte pour laisser manger et reposer nos chevaux ; je procurai à l'oncle et à la nièce ce qu'il y avait de meilleur parmi les vivres que nous avions emportés. Pendant ce repas militaire, qui ne convenait pas à un

homme souffrant, il me dit qu'il voudrait bien pouvoir, en arrivant à Manheim, trouver un logement qui ne fût point une auberge, où il pût se faire soigner et trouver quelque soulagement à ses maux.

J'ai, lui répondis-je, mon logement chez un apothicaire; c'est une maison honnête et dont les maîtres paraissent à leur aise. Nous y arriverons ensemble; ils n'oseront pas se refuser à la demande que je leur ferai de vous recevoir; mais je pense aussi qu'il ne faudra pas hésiter sur le prix qu'ils vous demanderont; je les paierai d'avance pour que, de leur côté, ils se trouvent engagés, et qu'ils ne soient pas inquiets de vous voir sans bagage.

—Je ne regarderai pas, me dit-il, au prix, et ils ne seront pas long-temps inquiets; j'ai sauvé de mon désastre

cinquante mille francs en lettres de change cousues dans la ceinture de mon pantalon, et des louis qui servent de moules à mes boutons.

— Vous n'avez donc perdu que vos vêtemens ?

— Nos montres, quelques bijoux et ce que j'avais d'argent sur moi; tout cela peut faire un objet de trois à quatre mille francs. Cette perte ne serait rien si je n'eusse pas manqué le marché considérable que je voulais passer pour les fourrages de l'armée : c'est une perte immense pour moi.

— Comment aviez-vous oser passer sans escorte du côté de l'ennemi?

— Avec un passe-port, à la faveur duquel j'avais traversé le Rhin; et je touchais à ma destination quand nous avons été pris par un détachement dont l'officier n'a écouté aucune raison; il s'est emparé de mon passe-

port et de tous mes effets ; nous avons été traînés jusqu'au village où vous venez de nous trouver, et où je craignais que ma nièce ne fût exposée à quelqu'insulte; heureusement que ces brigands ne songeaient qu'à boire et à voler, et que vous êtes venu à temps nous délivrer de toute crainte ; aussi n'oublierai-je jamais ce que je vous dois.

— Je n'ai fait, Monsieur, que remplir le devoir de ma profession ; vous ne devez, ainsi que moi, rendre grâce qu'au destin qui m'a fait arriver à propos.

— On a souvent, en pareille circonstance ; plus à craindre des Français que des Allemands. Mais, veuillez me dire, Monsieur, depuis quand vous êtes à l'armée ; je crois connaître tous les officiers de votre corps, et je ne vous y ai jamais vu.

— J'y suis arrivé depuis peu, sous les auspices du général Pichegru, à qui j'étais adressé.

En ce moment il fallut nous remettre en marche; nous arrivâmes sans rencontre fâcheuse à Manheim, où je réussis à loger sous le même toit que moi l'oncle et la nièce, que je crus devoir laisser libre.

Je ne les revis que le lendemain après mon service; le bruit du retour de M. de Rouvy était déjà répandu : je le trouvai entouré de Juifs et de tout ce qu'il y avait de gens d'affaires suivant l'armée; au milieu de cette audience, à peine pus-je m'informer de la santé de sa nièce : si le son de sa voix était gracieux, obligeant et doux, en revanche, son maintien et ses regards me parurent contraints; elle était sous les yeux de son oncle, qui, aussi jaloux que le Bartholo du Bar-

bier de Séville, avait pris toutes les précautions possibles pour voir et entendre tout ce qui se rapportait à elle.

CHAPITRE XXX.

Malgré ces obstacles, je n'aurais pas donné pour le triomphe d'Alexandre à Babylone, ou celui de César à Rome, le bonheur d'avoir retrouvé ma Sylvie, de l'avoir amenée à Manheim, et d'être sûr de pouvoir désormais savoir où elle irait lorsqu'il faudrait m'en séparer.

Lorsque M. Rouvy fut débarrassé, il me renouvela ses remercîmens, me rendit ce que j'avais déboursé pour lui, et me pria, si un homme affligé comme il l'était ne m'inspirait pas de dégoût, de lui faire l'honneur de venir le voir.

Je lui promis de revenir le soir après la retraite, mais que pour l'instant j'allais lui laisser prendre le repos dont il paraissait avoir besoin.

Je ne manquai pas de revenir comme je l'avais annoncé : je trouvai Sylvie dans la pièce d'entrée ; elle me fit signe de m'asseoir et de ne pas faire de bruit. Mon oncle, me dit-elle, après avoir très-légèrement dîné, a horriblement souffert ; à la fin il s'est endormi, et je suis passée dans cette pièce pour vous en prévenir et avoir l'honneur de vous recevoir.

— J'en profiterai, Mademoiselle, si vous me le permettez, pour prendre la liberté de vous demander comment il est possible que M. votre oncle ne vous ait pas laissée chez madame votre tante à Tours, ou à Paris chez quelque dame de ses amies.

— Dépendant absolument de lui,

Monsieur, j'ai été obligée de me soumettre à sa volonté.

— En vous retrouvant avec lui, j'ai tremblé que vous ne fussiez devenue son épouse.

— Qui a pu, Monsieur, vous donner cette idée, et d'où me connaissez-vous? car je n'ai eu l'honneur de vous voir nulle part.

— Je lui répétai de quelle manière je l'avais vue dans la rue de Provence au moment où elle partait, mes recherches inutiles, l'entretien qui m'avait enfin appris qui elle était, et que je l'aurais cherchée à Paris, si un évènement ne m'eût forcé à en partir promptement pour me rendre à l'armée, où je m'étais informé de M. Rouvy en y arrivant; que j'avais appris qu'il y était venu avec mademoiselle sa nièce, mais que depuis quelque temps on ne savait où il était

allé ; que depuis ce moment j'avais été tourmenté par tous les genres d'inquiétude, jusqu'à celui où je l'avais retrouvée ; qu'enfin cette circonstance allait décider du bonheur de ma vie si elle daignait agréer des vœux conçus sans espoir, et dont la constante persévérance ne lui permettait pas de douter, à moins que quelqu'un, plus heureux que moi, ne fût parvenu au bonheur de l'intéresser.

— Ce que vous venez de me dire, Monsieur, et le service que vous venez de me rendre, exigent une réponse sincère que je m'empresse de vous faire, ce moment étant peut-être le seul où j'en aurai la liberté. Ce qui a été dit devant vous de la situation de mon oncle, et ce que vous en connaissez, vous assurent que je ne dois pas craindre de me voir forcée de l'épouser, et je n'imagine pas que rien puisse m'y con-

traindre, lors même que je devrais être réduite à l'infortune; mais je n'en ai pas moins été assujettie à une dépendance qu'on pourrait qualifier autrement. Dans une semblable situation, je n'ai heureusement point été à portée de recevoir les soins de personne, ni exposée au malheur de m'y intéresser, et je m'en serais, je crois, préservée, en songeant que ce serait ajouter avec autant d'imprudence que de témérité, un motif réel à l'esclavage où je suis assujettie; c'est vous dire, Monsieur, que quelque reconnaissante que je sois de l'intérêt que vous prenez à moi, je ne puis me permettre d'y répondre.

—Les considérations que vous m'opposez, adorable Sylvie, sont toutes tirées de la dépendance où vous vous trouvez; mais elles me laissent ignorer ce que vous pensez, et ce que vous diriez si vous étiez libre. Vous pouvez

du moins me laisser une espérance, que tous deux nous pouvons attendre et espérer de réaliser.

—Ce serait prendre un engagement, et....

— Que n'auriez-vous pas droit d'attendre de moi avec un tel espoir, puisque, sans en avoir, je n'ai vécu que pour l'obtenir!

—J'allais vous dire que ce serait aussi m'opposer à votre bonheur et à votre fortune; vous devez trouver une épouse qui vous donne l'un et l'autre.

—Je ne desire ni ne cherche de fortune; celle que j'ai nous suffirait si vous daigniez la partager.

— Ah! j'entends quelques plaintes; mon oncle va s'éveiller.

—Je sors; il vaut mieux qu'il croie que je ne suis pas resté auprès de vous. Je m'éloignai sans attendre sa réponse, parce qu'il me semblait que son con-

sentement à ma retraite précipitée était de sa part une précaution qui me ménageait une nouvelle visite sans donner d'ombrage à son jaloux, et en même temps un commencement d'intelligence secrète entre nous.

Malgré l'acte de neutralité signé par l'électeur Palatin, les armées autrichiennes nous menaçaient, et nos convois ne pouvaient marcher sans escorte; je m'attendais à être commandé au premier moment; je n'en desirai que plus vivement de me trouver à portée de revoir ma chère Sylvie, et d'en obtenir une réponse positive; car si elle ne m'avait point désespéré, elle ne m'avait non plus donné aucune assurance de ses sentimens, et je l'aimais trop pour supporter une si cruelle incertitude.

Je ne pus cependant y parvenir. Le jour suivant je vis son oncle le matin;

il me témoigna le regret de ne m'avoir pas reçu la veille, qu'il espérait que je l'en dédommagerais le soir. Je m'y engageai, en lui disant que sûrement je ne le pourrais peut-être plus pendant quelques jours, prévoyant que j'allais être d'un détachement dont j'ignorais encore la destination.

J'y allai le soir ; il me fallut toutes les ressources de mon esprit pour distraire M. Rouvy, et me mettre à la portée du sien : mais que ne m'aurait pas fait entreprendre la présence de la charmante Sylvie! ses grâces, la noblesse de ses manières, la décence de son maintien étaient pour moi un spectacle ravissant, et qui me faisait éprouver un genre de plaisir qui ne peut être senti que par le cœur, et qui ne portait point le trouble dans les sens : telle est sans doute l'éternelle félicité qui nous est promise. La compa-

raison que j'en fis avec une situation trop récente pour être oubliée, fut un reproche intérieur qu'il est pénible d'éprouver et difficile de définir, excepté par ceux qui ont été aussi coupables que moi.

Il n'y avait sûrement pas dans toute l'armée un chasseur qui, à l'âge de vingt ans, eût pu s'applaudir plus que moi de sa réserve et de sa conduite, puisque le soucieux et ennuyeux Rouvy, lorsque je voulus me retirer, me dit : Encore un moment, monsieur de Tilly; vous avez, par votre complaisance, suspendu mes douleurs. Je restai encore une demi-heure, et laissai la nièce avec autant de regret que j'avais de plaisir à quitter l'oncle.

Dès le matin je sus que le lendemain, à la pointe du jour nous partirions pour aller chercher un convoi de subsistance important pour l'armée. A l'heure de

pouvoir apprendre cette nouvelle à M. Rouvy, je rentrai; mais, par un bonheur inespéré, j'aperçus la belle Sylvie dans le magasin, au rez-de-chaussée, attendant une composition ordonnée par le médecin. L'occasion était trop belle pour ne la pas saisir; je lui appris que j'allais, ainsi que je l'avais prévu, faire une petite campagne. A cette nouvelle elle éprouva un trouble qu'elle ne prit pas la peine de dissimuler. Comment! dit-elle, il serait possible que je ne vous revisse plus?

— Ah! si vous daignez prendre quelque intérêt à un malheureux qui ne peut vivre sans vous, dites-lui que vous ne serez jamais qu'à lui: avec un semblable espoir il n'y aura pas d'ennemi qu'il ne soit sûr de vaincre.

— Vivez, monsieur de Tilly, vivez si vous ne voulez pas à mes peines ajouter un mal qui m'ôterait le courage

de les supporter; puissiez-vous trouver le bonheur dans l'aveu que vous m'arrachez.

—Je serais à vos genoux, divine Sylvie, si nous n'étions exposés à tous les regards. Vous venez de fixer mon destin et de combler mes vœux; quel mortel peut se vanter d'un bonheur comparable au mien?

—Je serais aussi heureuse que vous s'il ne fallait pas vous quitter; la prudence l'exige: vous viendrez sûrement ce matin.

—Oh! je ne perdrai aucune occasion de vous voir.

Cet entretien s'était passé dans un angle du magasin de l'honnête pharmacien, qui n'eut seulement pas l'air d'y avoir fait la moindre attention. Je sortis, quoique je n'eusse rien à faire dehors, pour laisser le temps à mon aimable Sylvie de rentrer auprès de

son oncle sans qu'il pût croire que nous nous fussions rencontrés. Après plus de trois quart-d'heures j'arrivai en lui annonçant que je venais lui faire une dernière visite.

— Est-ce que vous partez à l'instant?

— Non ; demain matin de bonne heure, ou peut-être cette nuit.

— Eh bien! il nous reste encore ce soir; vous vous annoncez comme si on ne devait plus vous revoir.

— Je n'ai point d'idées semblables; j'en suis si éloigné que, s'il y avait des assureurs ici, je paierais tout-à-l'heure une prime de dix louis pour en recevoir cent à mon retour.

Toute matière de finance ou de commerce étant à sa portée, il eut l'honnêteté de me répondre qu'il prendrait volontiers cette opération à l'inverse; qu'il me compterait à l'instant, non pas dix louis, mais vingt, sous la con-

dition de lui en compter cent à mon arrivée.

— Non, je vous assure, je ne ferai point avec vous d'affaires semblables ; on se moquerait d'un militaire qui contribuerait à enrichir un financier.

Cette plaisanterie en ayant occasionné quelqu'autres, Sylvie, sans doute alarmée par les idées qu'elles réveillaient, nous dit : Vous parlez de la vie avec tant d'indifférence, Messieurs, qu'on croirait que vous n'avez personne au monde à qui vous puissiez causer le moindre regret.

Il y avait dans le son de sa voix une expression si tendre, que, pour détourner toutes remarques, je me hâtai de dire que j'étais bien sûr qu'un oncle, qui me tenait lieu de père, ne survivrait pas au malheur de m'avoir perdu, et que s'il était possible qu'un Français se repentît d'avoir marché à la défense

de sa patrie, ce serait par reconnaissance ou par affection pour un parent si cher que je me permettrais un semblable regret, mais que, loin d'éprouver de sa tendresse aucun découragement, il me semblait que le bonheur d'être aimé me rendait invulnérable.

— Cela devrait être, reprit M. Roury; mais aussi pourquoi êtes-vous entré dans un corps qui est toujours le premier au danger?

— Il me semble, Monsieur, que c'était une raison de plus pour le choisir : c'est d'ailleurs une erreur de croire que le danger soit pour la troupe légère plus que pour toute autre. On y apprend mieux la guerre; l'adresse, la force et le courage y servent à surmonter le danger; au lieu que, dans la ligne, l'artillerie moissonne également le brave et le poltron. Je terminai en lui promettant de venir vers six heures.

Notre entretien du soir fut triste et languissant ; le cher oncle souffrait ; c'était toujours après le dîner que ses douleurs devenaient plus vives, parce qu'aimant la table et le bon vin, il ne savait ni s'abstenir de ce qui pouvait lui nuire, ni se borner à une suffisante quantité ; d'où il était facile de pronostiquer que, loin de guérir, il deviendrait bientôt tout-à-fait infirme. J'abrégeai ma visite, et un regard furtif de la sensible Sylvie m'exprima ses inquiétudes et ses vœux pour mon retour.

CHAPITRE XXXI.

Ma compagnie sortit avant le jour au nombre de cent-vingt, commandée par le brave lieutenant qui, avec son ami, avait contribué à mon admission

dans son corps : à la reconnaissance que je lui devais se joignait l'estime la plus méritée. Nous trouvions facilement ensemble les moyens de nous distraire de l'ennui de la route, et nous n'avions que trois lieues à faire pour arriver où nous devions prendre les charriots ; ils étaient prêts à entrer en marche ainsi que les conducteurs lorsque nous arrivâmes, et nous nous empressâmes de profiter de cette disposition.

Quoique nous n'eussions fait aucune rencontre fâcheuse en allant, mon ami ne crut pas moins à propos de se tenir sur ses gardes ; il nous distribua en trois corps, l'un à la tête du convoi, l'autre au centre, qui me fut confié, et le troisième à l'arrière-garde, qu'il commandait lui-même.

Nous n'avions plus qu'une lieue à faire pour parvenir à nos avant-postes et nous trouver à l'abri de tout danger,

quand nous fûmes attaqués par un détachement d'infanterie plus nombreux que nous, et qui s'était embusqué derrière un ravin.

Un cavalier vint m'apporter l'ordre de les attaquer en fourrageur pour rendre leur feu à-peu-près inutile; que, pendant ce temps, l'arrière-garde allait les tourner pour les prendre en flanc.

J'exécutai mon attaque avec tant de rapidité, que je portai le désordre dans cette troupe, qui fut réduite à fuir avec une grande perte, lorsque mon ami vint tomber dessus avec son arrière-garde. L'officier qui les commandait montait un cheval hongrois d'une grande vigueur. Après avoir tout tenté pour rallier son détachement, désespéré de sa défaite, il attaqua corps à corps mon ami, que je vis tomber de cheval, percé d'un coup mortel. Pour le venger, je courus sur cet enragé,

en lui déchargeant sur la tête un si vigoureux coup qu'il fit tomber son schakos et pénétra jusqu'à sa tête. Mon cheval, qui était lancé, le dépassa, de manière qu'ayant eu le temps de tourner le sien, il tira sur moi son pistolet sans m'avoir atteint. Je ne le fuyais ni n'en avais l'intention; je revins sur lui, et, d'un coup plus sûr, je lui cassai la tête.

Son cheval me tentait; je le pris : c'était une dépouille opime; j'abandonnai celle du maître à ma troupe, en promettant de lui tenir compte de la valeur du cheval.

Il est à vous, mon officier, vous l'avez bien gagné, s'écrièrent mes camarades.

Je leur fis porter le corps de notre infortuné lieutenant sur l'un des charriots, et, après leur avoir accordé un quart-d'heure de pillage, je les réunis

pour rejoindre le convoi qui n'avait pas cessé de marcher. Ce fut dans cet état que nous arrivâmes avec perte de trois hommes et plusieurs grièvement blessés.

Le bruit de ma victoire avait devancé le rapport que j'en fis ; mais j'étais si affecté de la perte de mon ami que je n'avais pas songé à visiter le porte-manteau de l'officier que j'avais tué, quoique le chasseur qui l'avait monté à ma chambre m'eût dit qu'il fallait qu'il y eût du plomb ou de l'argent tant il était lourd.

Parti le matin et rentré le même jour, je n'avais besoin que de repos. Je remis au lendemain à réparer le désordre où m'avait mis le combat, et ce ne fut qu'après m'être mis en état de paraître que je songeai au porte-manteau : après l'avoir ouvert je trouvai au milieu deux chemises fines et quelques

beaux mouchoirs, et ne sentis à l'un des bouts qu'un tampon de linge ficelé et autant à l'autre bout; je les en tirai avec peine, tant ils avaient été entrés avec force, et je ne pus douter que ce devait être des espèces. Cependant j'éprouvai une grande surprise lorsqu'après en avoir ouvert un je le trouvai rempli de rouleaux de louis et de ducats; dans l'autre étaient des souverains d'or de Brabant. La somme de tous ces rouleaux montait à trente mille francs.

Quoiqu'elle n'eût pu être acquise ou amassée que par le droit de la guerre, elle m'appartenait aussi légitimement qu'à celui que j'en avais dépouillé, et je n'en éprouvai aucun remords; mais, comme le savetier de la fable, je tombai tout de suite dans l'inquiétude de ce que je ferais de mon trésor, parce que, saisi de je ne sais quel sentiment

d'indépendance, je ne voulais point l'envoyer à mon oncle, afin de rester maître d'en disposer comme il me plairait.

Cette inquiétude cédait cependant à l'empressement de revoir ma chère Sylvie : depuis que je devais l'aveu de sa tendresse aux alarmes qu'elle avait conçues du danger que j'allais courir, elle m'était, s'il était possible, devenue plus précieuse, parce que je ne le devais ni aux louanges ni aux vaines protestations d'un sentiment exagéré : aussi, dès que j'eus été voir mes chefs, et que j'eus rempli mes devoirs ordinaires, je m'empressai d'aller dire à M. Rouvy que j'étais revenu sans accident et toujours son serviteur.

La satisfaction de la sensible Sylvie en me revoyant, pour être contrainte ne fut pas moins expressive. Je fus tenté de raconter à M. Rouvy ma bonne for-

tune, et de lui confier mes fonds; mais, par réflexion, je trouvai plus convenable de ne lui avoir aucune obligation et de me borner à lui demander s'il y avait parmi les Juifs des hommes à qui on pût confier quelqu'argent pour être payé à Paris.

—Lévi, Siméon, Jacob, et quelques autres qu'il me nomma, sont tous, me dit-il, des hommes à qui on peut se fier; les uns ont maison à Strasbourg, les autres à Bruxelles, et je voudrais que chacun d'eux me dût cent mille écus, je serais sans inquiétude.

D'après cette assurance, je m'adressai à Siméon, qui m'apporta des traites acceptées et à deux jours de vues sur les maisons de banque de Paris les plus connues; j'en pris pour vingt-cinq mille francs dont je lui comptai la valeur, et je les expédiai par la poste à un banquier en qui je savais que mon

oncle avait confiance; je lui mandai de recevoir le montant de ces traites, d'en garder les fonds à ma disposition, et de m'en accuser réception. Je gardai les cinq mille francs qui me restaient, et j'écrivis en même temps à mon cher oncle de ne plus m'envoyer d'argent, parce qu'une fortune de guerre me mettait en fonds pour long-temps.

A cette faveur de l'aveugle déesse s'en joignit une à laquelle je ne m'étais pas permis de prétendre. Mon capitaine, qui, comme moi, regrettait le brave lieutenant que le sort nous avait ravi, vint me voir et m'annoncer que c'était moi qui le remplaçait : j'en reçus les félicitations de tous mes camarades; mais je pus remarquer que déjà on était plus sensible à l'avancement qui résultait de la perte d'un ami qu'au malheur de l'avoir perdu, et par la suite cet esprit d'égoïsme et d'ambition est devenu

avec l'esprit de conquête celui de toute l'armée.

Ce nouveau grade était une nouvelle obligation de marcher à la première occasion ; elle ne tarda point, et, quoique je n'en sois revenu qu'avec deux blessures plus considérables que dangereuses, les suites de cette mésaventure ont été si heureuses pour moi que je les regarde comme le plus précieux de mes succès.

Au lieu de me laisser conduire à l'hôpital militaire, je demandai d'être porté à mon logis, où je pouvais me faire soigner à mes frais. Le sang que j'avais perdu, celui que les chirurgiens jugèrent encore à propos de me tirer, me réduisit à un tel état de faiblesse, que j'ignorais tout ce qui se passait autour de moi. La nouvelle de ma fâcheuse situation n'ayant pu être ignorée de M. Rouvy, qui habitait dans la

même maison, il crut devoir venir s'en assurer lui-même et me montrer l'intérêt qu'il y prenait, quoiqu'il fût lui-même très-souffrant; mais à l'aide de sa nièce et appuyé sur un bâton, il se traîna jusqu'à ma chambre, et je n'ai jamais été plus surpris, lorsqu'en sortant d'un léger assoupissement, je le vis assis près de moi avec ma chère Sylvie. Je lui adressai mes remercîmens; mais il m'interrompit pour me dire de ne point parler; que dans l'état où j'étais il serait dangereux de faire le moindre effort; qu'il enverrait de temps en temps sa nièce voir si je ne manquais de rien, et qu'aussitôt que je pourrais prendre un bouillon, il m'en ferait apporter, parce qu'il y en avait toujours chez lui, ainsi que de bon vin.

L'attention de m'envoyer sa nièce me parut si extraordinaire de sa part,

que je l'attribuai à l'opinion que, dans l'état d'affaissement où il me croyait réduit, je ne pouvais être d'aucun danger. Pour fortifier une idée si favorable, je me conformai au silence qu'il m'avait recommandé, et en lui tendant, lorsqu'il retourna chez lui, la seule main que je pusse remuer, je ne poussai qu'un faible soupir.

Il se passa près de deux heures avant que je revisse la nièce sans être accompagnée de son oncle ; je commençais à craindre qu'il n'eût changé d'avis, lorsque je fus rassuré en voyant entrer mon adorable amie.

Me pardonnerez-vous, lui dis-je, charmante Sylvie, d'une voix qui n'était pas éteinte, d'avoir entretenu votre oncle dans l'idée que j'étais très-malade, afin de me procurer le bonheur de vous parler sans contrainte?

Vous avez bien fait, me dit-elle sans

détour, car de l'humeur dont je le connais je me demande si ce n'est pas un piége, et je me suis fait répéter deux fois qu'il ne fallait pas vous oublier. Mais dites-moi donc s'il n'y a rien à craindre de vos blessures?

— Rien ; le coup de sabre que j'ai reçu au-dessous des côtes est très-étendu, mais sans profondeur, et celui au bras bien moins considérable ; dans trois ou quatre jours je serai guéri ; mais je prolongerai le temps de mon rétablissement s'il me procure le bonheur de vous voir.

— Je l'espère, mais je n'ose y compter.

— Permettez que j'en profite pour que vous sachiez qui je suis, et que nous puissions prendre des mesures certaines pour nous retrouver.

— A quel espoir vous livrez-vous, M. de Tilly ! et quelle pénible carrière

vous voulez parcourir! Je m'y livre avec confiance, puisque vous avez su m'y engager; je suis sûre de ma persévérance et de mon courage; mais qui pourra me répondre que vous ne serez pas rebuté par les obstacles? Au moment où je vous parle, j'en éprouve un, puisqu'il faut que je retourne. Pouvez-vous prendre un bouillon?

— C'est tout ce qui m'est permis.

— Je reviendrai vous en apporter un quand je verrai mon oncle près de succomber au sommeil.

Elle revint vers le soir. J'avais une garde qui ne savait que quelques mots de français, et devant qui l'on pouvait parler sans être entendu. J'en profitai ainsi:

—Pour vous tranquilliser sur l'avenir par le passé, je vais, ma chère et bonne amie, vous raconter tout ce qui m'est arrivé avant et depuis le moment où

j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois.

— Prenez d'abord ce bouillon.

— Votre présence ne me suffit-elle pas? Depuis que je vous ai vue il me semble que je suis guéri.

— Prenez toujours, je vous écouterai ensuite.

Je repris mon histoire au moment où il avait fallu me séparer de mon oncle; je ne dissimulai ni mes rapports avec Marianne, ni l'utile leçon que j'en avais reçue, ma conduite et ma confiance envers cette fille estimable, la confidence que je lui avais faite de ma rencontre rue de Provence, l'espoir qu'elle m'avait toujours donné, par quel hasard j'avais appris son nom et qu'elle était nièce de M. Rouvy, la scène fâcheuse que m'avait faite le Général, la nécessité où elle m'avait réduit de m'éloigner subitement; mais je

ne parlai que de la protection du Commissaire ordonnateur, et en aucune manière de la dame qui avait été la cause secrète de cet évènement; enfin que j'avais eu moins de répugnance à me soumettre à mon sort quand je sus qu'il me portait à l'armée, où je ne pouvais manquer de trouver M. Rouvy et sa nièce, puisqu'il était résolu à la mener avec lui; et je conclus par lui dire que, soit par mon oncle, soit par Marianne Dupuis, dont je lui donnai les adresses, elle serait toujours sûre d'être informée de ce que je serais devenu, et de pouvoir aussi me faire connaître où elle serait; que je me flattais qu'elle ne pourrait douter par ce récit sincère qu'ayant toujours été conduit par un sentiment unique, et qui était mon seul espoir, elle serait certaine qu'aucun obstacle ne pouvait plus me détourner d'un but qui m'était si cher;

puisque je n'avais d'autre desir que d'y parvenir, lors même que je n'étais pas encouragé par son aveu.

— Je ne le regrette point, me dit-elle, du ton le plus aimable; mais avant j'étais tranquille, et je ne le suis plus; mon esclavage me devient insupportable, et je n'en vois le terme que lorsque je serai parvenue à l'âge de l'indépendance, et alors comment obtenir le consentement de mon oncle? Jamais il ne me le donnera, je serai privée de sa fortune; je n'ai cependant rien à espérer que de lui, et vous-même serez contraint par votre famille à renoncer à moi.

— Que ne suis-je à ce moment! Je n'ai rien à craindre de semblable; mon oncle m'a déjà assuré qu'il ne me ferait point acheter l'honorable fortune qu'il me destine; que je serais le maître de mon choix; et ce qui me reste de mon

père serait encore suffisant pour nous mettre au-dessus du besoin.

— Voilà bien des sujets d'espoir; mais ils ne peuvent me délivrer d'une crainte affreuse. Vous êtes tous les jours exposé à de nouveaux dangers; qui peut m'assurer qu'un évènement semblable à celui dont vous venez d'échapper ne sera pas funeste?

— Non, chère Sylvie, ce que vous craignez n'arrivera point; mon projet est de renoncer au service le plus tôt qu'il me sera possible, et je suis sûr que mes amis, ou plutôt ceux de mon oncle, me procureront les moyens de réussir.

— Je le souhaite; et elle se leva en ajoutant : Il faut que je vous quitte. Elle me tendit la main, où, pour la première fois, j'osai porter mes lèvres.

Un sommeil bienfaisant succéda à cet entretien; il durait encore quand

les chirurgiens vinrent lever l'appareil mis sur mes blessures; ils les trouvèrent en si bon état, qu'ils m'annoncèrent que dans trois ou quatre jours je pourrais me lever.

CHAPITRE XXXII.

J'EUS encore la visite de M. Rouvy; il n'était cette fois conduit que par son domestique. Après que je lui eus dit, en conservant toujours un air accablé, que cependant j'allais mieux que la veille, il m'apprit que ses forces revenaient un peu, et que, comme il ne souffrait pas moins, il allait donner encore deux ou trois jours à terminer ses affaires, pour ensuite se rendre à Aix-la-Chapelle, où il espérait que les eaux lui apporteraient quelque soulagement.

Je le félicitai sur cette résolution, et je fus récompensé de mon air dégagé, en lui entendant dire qu'il allait m'envoyer mademoiselle de Belmont; qu'elle n'avait pu l'accompagner parce qu'elle était descendue pour faire préparer sous ses yeux une potion nouvelle qui venait de lui être ordonnée, et dont il n'espérait pas plus que des précédentes.

Je ne voudrais pas, lui dis-je, être importun à mademoiselle votre nièce, quoique je sois très-reconnaissant de ses soins, et je craindrais de vous priver de ses services.

—Il faut s'entr'aider, et il est juste de faire quelque chose pour notre libérateur.

Un quart-d'heure après, je vis entrer mon adorable. J'ai craint un moment, lui dis-je, de ne plus vous voir.

— Nous ne nous verrons pas encore long-temps.

— Je le sais; vous allez partir pour Aix-la-Chapelle.

— Mon oncle le dit; mais je suis si accoutumée à sa marche tortueuse que je n'en crois rien; je suis bien plus persuadée que vous êtes seul la cause de son départ, et que c'est à Paris qu'il veut retourner.

— Sa confiance en vous, Mademoiselle, sa conduite envers moi, la complaisance qu'il a de vous laisser venir ici sans qu'il puisse entendre ce que nous disons, paraît éloignée de tout soupçon.

— Tout cela n'est qu'une épreuve qu'il a voulu faire pour tâcher de pénétrer mes sentimens secrets. Hier il s'est trahi lui-même, ou plutôt il m'a confirmée dans l'opinion qu'il n'a point perdu l'espoir de m'enchaîner à

lui pour toujours, et que la crainte que je ne réussisse à m'y soustraire le tient dans une défiance perpétuelle. Voici notre entretien.

Il aurait été bien malheureux, me dit-il, que M. de Tilly eût péri en commençant sa carrière, car il est bien jeune, et il ne vient que d'y entrer: ne penses-tu pas comme moi?

— Sans doute, mon oncle, et s'il continue, il fera un chemin rapide, puisqu'à vingt ans le voilà déjà lieutenant.

— Si chaque grade est acheté au prix d'un combat, il pourrait y laisser un bras ou une jambe, ou recevoir au visage une blessure qui le défigurerait, ce qui serait encore plus malheureux; car sa physionomie est vraiment distinguée et sa taille avantageuse.

— Il ne paraît pas y attacher de l'importance; il est plus simple dans

ses manières, plus réservé que les jeunes-gens de son âge.

— Cela est vrai, mais je ne l'en croirais que plus dangereux; car cette réserve inspire de la confiance, et quand on y joint, comme lui, une politesse délicate et un grand usage du monde, il est impossible de ne pas plaire.

—Quand on n'a pas les qualités que vous lui accordez, on est critiqué de ne pas les avoir, on est fui des gens raisonnables, et quand on les a, on paraît dangereux : convenez, mon oncle, qu'il est mal récompensé de l'attention d'être venu passer de longues soirées auprès de vous.

— Mais aussi, suis-je persuadé que sans vous, ma chère nièce, il ne m'aurait pas fait ce sacrifice.

— Avec une pareille idée, il est inconcevable que vous vous soyez efforcé,

souffrant comme vous êtes, d'aller le visiter depuis qu'il est blessé, et d'avoir porté l'attention jusqu'à vous engager à m'y envoyer.

— D'abord nous lui devons beaucoup de reconnaissance, et, dans une occasion semblable, il y aurait eu de l'ingratitude à ne pas lui en témoigner; je me serais rendu aussi ridicule qu'un tuteur de comédie, et sans sujet, puisque, par une longue expérience, je sais que ta raison te préservera toujours de te laisser toucher par l'extérieur, quelque brillant qu'il soit, surtout pour un homme que sa profession va éloigner de nous au premier moment, ou dont nous nous éloignerons nous-mêmes pour ne jamais nous revoir. Et en même temps, il cherchait à trouver dans mes regards quelque chose qui pût confirmer ses soupçons ou ses craintes.

—Je le remerciai de m'avoir montré tant de dangers que je n'avais point aperçus, et que comme je ne devais qu'à mon défaut de pénétration et d'expérience la raison dont il me louait, je ne retournerais plus chez M. de Tilly, que ce serait m'exposer au péril imprudemment.

—Vous y retournerez, Mademoiselle, malgré l'ironie de votre réponse; je ne veux rien changer à ma conduite, et en supposant qu'il y ait du danger, il ne durera pas long-temps, car je suis déterminé à partir le plus tôt possible pour essayer des eaux d'Aix-la-Chapelle, et ensuite me rendre à Paris, où, renonçant à toutes affaires, je me livrerai au repos dont j'ai besoin.

Nous pouvons juger à présent qu'il est heureux que nous ayions pu prendre les moyens de nous retrouver; mais dans combien de temps pourrons-

nous les employer, et ce temps arrivera-t-il? Dans la carrière périlleuse que vous courez, j'ai tout à craindre et rien à espérer : voilà tous les maux que je prévoyais.

— Pourquoi les craindre, mon aimable Sylvie? Je serais indigne de vous si j'avais cru vous obtenir sans avoir des obstacles à surmonter. Quant aux dangers que vous craignez, je vous renouvelle l'assurance que je saisirai la première occasion de m'en retirer sans que mon honneur puisse en souffrir; car je n'ai pris ce parti que forcément, et quoique j'y aie rempli mon devoir comme je le devais, je n'ai point la vocation nécessaire pour desirer d'y rester; me rapprocher de vous est mon unique desir, et sera l'objet de tous mes soins.

—Je le souhaite autant que vous, et je vous promets de me servir des

adresses que vous m'avez données, et que j'ai cachées avec soin; je vous en donne l'assurance dans ce moment, que nous pouvons regarder comme le dernier que nous passerons ensemble, et sans savoir quand nous nous reverrons. Adieu; songez à vos engagemens: je vous promets que je remplirai les miens.

Je lui fis les plus tendres sermens de l'amour, et nous nous séparâmes. Cet adieu me causa une si vive émotion, que mes blessures en furent trouvées en moins bon état : le reste du jour et le repos de la nuit me rétablirent au point qu'il me fut permis de me lever, et de pouvoir rester une heure ou deux sans me remettre au lit.

J'étais dans cette situation lorsqu'on m'apporta trois lettres : la première que j'ouvris fut celle de mon oncle, dont je reconnus l'écriture.

Après m'avoir fait compliment à sa manière de ce que j'avais appelé ma fortune de guerre, il m'apprenait que mon ennemi, le général de Bercy, était à l'armée d'Italie, et qu'il ne pensait pas qu'il m'eût fait chercher; qu'il regardait désormais ma rencontre comme ne devant avoir aucune suite, puisque, même en me voyant, je ne serais plus pour lui la même personne.

Une nouvelle moins agréable et qui m'affecte beaucoup, continuait-il, est le départ de ta belle protectrice. La mobilité des évènemens, qui changent ici d'un jour à l'autre les craintes et les espérances, lui ont fait regarder ce départ comme un acte de prudence : elle va prendre les eaux de Bath : c'est du moins le prétexte de son absence, et je crois que nous ne la reverrons de long-temps.

La seconde lettre était du banquier à

qui j'avais adressé mes vingt-cinq mille francs, qui m'en accusait réception. Cette lettre me fit apercevoir que mon amour d'indépendance m'avait fait commettre une faute, puisque si, au lieu de n'être que blessée j'eusse été tué, cette somme n'eût pu être réclamée par mon oncle, et eût été perdue, excepté pour celui à qui je l'avais adressée.

Convaincu qu'on ne s'écartait jamais de la ligne droite sans inconvénient, j'envoyai à mon oncle, sans différer, mon mandat de vingt-cinq mille francs sur ce banquier, à qui j'en donnai avis en même temps, pour qu'il s'entendît avec mon oncle.

Tranquille sur cet objet, j'ouvris ma troisième lettre : elle était de ma bonne Marianne ; elle m'apprenait qu'elle avait perdu sa tante, qu'elle avait recueilli sa succession, qui s'était trouvée

beaucoup plus considérable qu'elle ne l'avait imaginé; qu'elle allait exécuter le plan qu'elle s'était proposé, et que je connaissais, dans une étendue qui lui promettait d'autant plus de succès qu'elle y apportait plus de moyens, et que sûrement ce serait de sa nouvelle demeure qu'elle m'écrirait après que je lui aurais répondu.

Cette dernière nouvelle, qui m'était agréable pour le bonheur de cette estimable fille, me mettait dans l'embarras de savoir comment je pourrais prévenir mademoiselle de Belmont de ce changement prochain de demeure de Marianne Dupuis, dont il était bon qu'elle eût connaissance, quoique j'eusse eu la précaution de lui donner l'ancienne et la nouvelle adresse.

Je me trouvai si bien le jour suivant, que mes Esculapes me permirent de me tenir long-temps levé, et de prendre

un peu d'exercice dans ma chambre. Je profitai de cette permission pour aller jusqu'à celle de monsieur Rouvy, pour le remercier de l'intérêt qu'il m'avait témoigné. Il ne s'attendait pas à ma visite ; il était occupé, ou plutôt sa nièce pour lui, d'apprêts de voyage : elle remplissait deux malles. Vous me trouvez, me dit-il, disposé à quitter Manheim, dont le séjour peu sain est bien contraire à ma situation ; je vais décidément chercher la santé ; je vais commencer par Aix-la-Chapelle, où j'essaierai des bains que l'on dit être salutaires pour ma situation, et ensuite, sans m'arrêter plus de huit jours à Paris, j'irai chercher un climat chaud pour y fixer ma demeure.

—Vous renoncez donc à Paris?

—Et pour toujours. J'aurais préféré la Touraine, ne fût-ce que pour rapprocher ma nièce de sa tante, madame

de Belmont ; mais ce climat n'est pas encore assez chaud. J'irai en Provence, où je choisirai quelque petite ville dont la situation me plaise.

— Ce sera très-bien fait, Monsieur.

En ce moment, Sylvie me regarda de manière à me faire comprendre qu'il n'y avait pas un mot de vrai à ce qu'on venait de me dire, et que j'avais bien fait d'y applaudir.

M. Rouvy n'était pas homme à rester en si beau chemin ; pour se débarrasser de ma visite, il me dit qu'il ne partirait pas sans me faire ses adieux, et me demanda si je ne m'étais pas hasardé trop tôt à sortir.

Je l'assurai que je ne m'étais jamais senti si bien, et que mes blessures ne me faisaient éprouver aucun mal. En ce cas, me dit mademoiselle de Belmont, je peux hasarder de vous prier, Monsieur, de me tailler deux plumes.

—Avec plaisir, Mademoiselle, si vous avez un canif.

—Veuillez prendre la peine de vous approcher de la table, vous trouverez tout ce qu'il vous faudra.

Elle profita de ce mouvement pour jeter sur la table un petit papier roulé que je me hâtai de cacher dans ma main.

—Vous ne savez donc plus tailler vos plumes, Mademoiselle ? demanda l'oncle d'un ton de voix qui sentait l'humeur.

—Je les raccommode bien tant qu'elles ont un long bec; mais je n'ai jamais su les tailler de manière à les rendre aussi fines que je le voudrais.

Lorsque j'eus fini, je la priai de les essayer, en lui cédant la place que j'avais occupée.

—Je le veux bien, mais je ne sais qu'écrire, et, pour essayer une plume, il ne suffit pas d'un mot.

—Je vais vous dicter.

« Je vous préviens que mademoi-
» selle Dupuis a perdu sa tante, et
» qu'elle doit aller occuper sa nouvelle
» demeure. »

—En voilà assez, Monsieur, je vous remercie.

— Si vous aviez voulu continuer, Mademoiselle, vous auriez écrit ce que je suis réellement obligé d'écrire, en conséquence d'une nouvelle que j'ai reçue hier.

— Ainsi, tout bonnement j'aurais été votre secrétaire?

— Ah! je vous supplie de croire que je n'ai pas eu cette intention; ces mots se sont présentés à mon idée, parce que c'est un avis qu'il faut que je donne.

Quel mal y aurait-il, Monsieur, dit l'oncle, que Mademoiselle eût eu la complaisance de vous rendre service,

lorsque peut-être vous ne pouvez écrire?

—Si j'étais blessé à ce point, Monsieur, j'aurais demandé ce service; mais je ne me serais pas permis de prendre ce que je ne pouvais obtenir qu'à titre de complaisance.

—Voilà comme on gâte les femmes, en mettant un prix exagéré à la plus petite complaisance.

—Si c'est un tort, je ne crois pas que je puisse m'en corriger, car il vient de mon éducation.

—C'était en effet celle de l'ancien régime; mais les choses ont bien changé depuis.

— Nous y perdrons, Monsieur; mais il y aura toujours des hommes qui continueront de les honorer, et de mettre tous leurs soins à mériter d'en être distingués. Après ces mots, je me retirai dans l'impatience où j'é-

tais de voir ce que contenait le papier que j'avais reçu de ma chère Sylvie. J'y trouvai ce qui suit :

« De tout ce que me dit mon oncle » sur la marche qu'il se propose de » suivre pour sa santé ou pour ses af- » faires, je ne crois rien que le des- » sein de me persuader qu'il n'aura de » long-temps une demeure fixe, afin » que je ne puisse établir aucune cor- » respondance, ni indiquer aucune » adresse où l'on puisse me retrouver; » c'est une suite de son caractère que » j'ai eu le temps de connaître : ce » n'est donc que sur vous que je dois » me reposer du soin de nous retrou- » ver; vous en aurez toujours le moyen » par ma tante Belmont, que j'ins- » truirai de tout ce qui m'arrivera sans » qu'heureusement on puisse m'en em- » pêcher. Nous partirons au premier » moment, peut-être cette nuit; ainsi,

» comme je l'avais prévu, nous ne
» pourrons plus nous parler. J'ai pré-
» paré cette petite lettre sans savoir
» comment vous la faire parvenir; si
» elle vous parvient, recevez mes
» adieux, et n'oubliez pas, qu'après
» avoir su lier mon destin au vôtre,
» vous avez pris l'engagement de vivre
» pour moi, et que vous me devez
» compte de vos jours.

» S . . . y ».

Cette petite lettre fut en effet la dernière expression que je reçus de ses sentimens. Vers huit heures du soir, son oncle vint seul me dire qu'il avait reçu son passe-port, et que devant partir à l'ouverture des portes de la ville, il venait me faire ses adieux et me renouveler ses remercîmens.

Je ne lui montrai qu'un air dégagé, comme si son départ n'avait rien qui m'affectât; je lui souhaitai un prompt

rétablissement, et sans lui parler de sa nièce, je le laissai aller.

Lorsque je m'éveillai, j'appris qu'il était parti. Je ne songeai plus qu'à son adorable nièce; son dernier vœu, sa touchante recommandation, étaient trop d'accord avec mes intentions pour ne pas devenir mon unique affaire; mais comment y parvenir sans une nouvelle occasion de me voir en présence de l'ennemi? Telle était mon inquiétude avant d'être rétabli et en état de pouvoir remonter à cheval. La multitude d'évènemens passés depuis que nous avions pris possession de Manheim devait m'en donner l'espoir, puisque du 20 septembre que nous y étions entrés, au 30 octobre, j'avais retrouvé ma Sylvie, gagné trente mille francs en vengeant la mort d'un camarade, et peu de jours après reçu, dans un troisième combat, d'hono-

rables blessures auxquelles je devais le bonheur d'avoir obtenu de cette chère amie le serment d'être à moi, et l'assurance de pouvoir nous retrouver aussitôt que je serais libre. Mais nous étions dans un moment où tous les mouvemens de l'armée semblaient paralysés : c'est cet état d'inaction, dont les motifs sont encore un mystère, qui ont fait porter des conjectures défavorables à la gloire du général Pichegru, qui heureusement était au-dessus des attaques de l'envie.

Cependant j'étais entièrement rétabli, et je désespérais de trouver aussitôt que je le souhaitais, en courant de nouveaux dangers, un motif suffisant de retraite ou d'un congé de longue durée, lorsque je l'obtins d'un accident dont les suites me rappellent encore de temps en temps le douloureux souvenir.

Je venais de descendre de cheval, ainsi que mon ami le capitaine ; je recevais de lui quelques ordres concernant la compagnie qui défilait près de nous, quand un des chasseurs vint prendre son cheval pour l'emmener. Je ne sais quel mouvement effaroucha ce cheval naturellement vif; il lança une ruade dont je fus atteint à la cuisse droite. Le coup fut si violent que je fus renversé à terre où je tombai sans connaissance : elle ne me revint, après que je fus transporté dans mon lit, que par les douleurs que me firent éprouver les chirurgiens pour s'assurer que ma cuisse n'était point cassée.

Elle ne l'était point; mais elle était aussi grosse que mon corps. Le chirurgien en chef dit que ce n'était, depuis qu'il pansait des blessés, que la seconde fois qu'il voyait pareil accident; que celui qui en avait été victime

n'avait jamais pu remonter à cheval, et que pour un brave qui commence sa carrière il eût mieux valu recevoir un coup de sabre double de celui dont je venais d'être guéri.

Je souffrais trop pour prendre part à ce qu'il disait; je lui demandai seulement s'il espérait pouvoir me remettre sur pied. Je ne peux, me répondit-il, que vous promettre de vous soulager; mais si dans trois mois vous êtes totalement guéri vous serez très-heureux; il faut commencer par vous calmer.

Après le pansement, qui ne fut que des linges trempés dans de l'eau salée, il ordonna une potion qui m'endormit jusqu'au lendemain; je me trouvai mieux; ma tête n'était point affectée, mais je ne pouvais remuer sans de vives douleurs.

Le chirurgien me déclara que ce que

j'avais de mieux à faire était de m'en retourner à Paris aussitôt que je pourrais supporter le mouvement d'une voiture, où il faudrait que j'eusse les jambes étendues, et qu'aussitôt que j'y serais arrivé, il faudrait consulter les médecins les plus éclairés, et surtout m'attendre à la nécessité d'un long repos.

Quoique sans espoir de trouver M. Rouvy à Aix, je demandai à ce chirurgien si les eaux de cette ville ne me seraient pas favorables.

—On les ordonne pour d'anciennes blessures; mais ce n'est pas ici le même cas; il se pourrait cependant que parmi les différentes natures de bains qu'on peut y prendre, il y en eût qu'on pût juger vous être convenables. Les médecins fixés dans cette ville, et qui ont fait une étude particulière de la propriété de ses eaux, vous en diront leur

sentiment, ce sont eux ordinairement que l'on consulte, et je ne vois pas d'inconvénient à vous y faire conduire; cela ne vous détournera que bien peu de la route directe.

Il se passa encore neuf jours avant qu'il me fût permis de partir, et je me serais même moins hâté si les progrès de l'ennemi ne nous eussent menacés d'une attaque prochaine.

Le Général avait été instruit de mon malheur par le capitaine, et de la nécessité où je me trouvais d'endurer un long traitement, et peut-être de renoncer au service. Je pris la liberté de lui écrire pour obtenir un congé; il me l'envoya, avec le brevet de capitaine, en m'assurant, par une lettre dont il m'honora, que regrettant autant que moi de me voir arrêté après avoir si avantageusement débuté, il me donnait, au cas que je ne pusse

revenir, et comme un témoignage de son estime, un grade que j'avais mérité.

Après cette flatteuse réponse, je fis munir mon charriot de tout ce qui pouvait m'être commode et adoucir la peine de la route, et je partis délivré de la plus vive de mes inquiétudes, mais souffrant assez pour regretter que ce n'eût pas été par un autre moyen, car ma cuisse, qui n'était presque pas désenflééе, était un véritable fardeau à porter; je ne pouvais poser le pied droit à terre, et ne me soutenais, pour faire quelques pas, qu'à l'aide d'une béquille.

C'est dans cet état que j'arrivai à Aix-la-Chapelle; je me fis informer d'abord de M. Rouvy, et je ne fus point surpris d'apprendre que personne de ce nom n'avait paru dans cette ville. Je consultai ensuite les docteurs

en médecine, qui furent tous d'accord que les eaux ne pouvaient être utiles à mon mal; que ce n'était que du repos et de la patience que je devais attendre ma guérison, en essayant cependant chaque jour de faire quelques pas.

Je me reposai pendant deux jours, et j'écrivis à mon oncle pour le prévenir de ma situation et de mon retour à Paris, où j'arrivai huit jours après en assez mauvais état, la crainte de me voir estropié pour le reste de ma vie ayant altéré mon humeur et ma santé.

CHAPITRE XXXIII.

Le premier témoignage que je reçus de l'affection de mon oncle fut la visite de mon mal : il m'assura qu'il me

rendrait l'exercice de ma jambe; que je pourrais marcher aussi facilement qu'auparavant; mais qu'il fallait aller respirer l'air de la campagne ; qu'il en avait loué une près Vaugirard ; que nous irions dès le lendemain ; qu'au surplus il fallait mener une vie frugale, et m'attendre que ce serait l'ouvrage du temps, et que lors même que je serais rétabli, je ne pourrais supporter ni un exercice violent, ni une marche un peu prolongée, et qu'il me reviendrait périodiquement des douleurs dans cette partie.

Cet arrêt de la part d'un homme aussi éclairé, et en qui j'avais une entière confiance, me rassura entièrement sur l'avenir ; mais je ne restai pas moins inquiet sur le présent, dont j'aurais voulu jouir : je me résignai pourtant à la nécessité, dans l'espoir que dans quelques jours je pourrais

sortir en voiture, et prendre par moi-même quelques informations sur M. Rouvy.

Les évènemens ne tournaient pas comme je l'espérais ; l'enflure était toujours d'une grosseur énorme. Mon oncle, avant d'employer les moyens de la diminuer, prit la consultation de plusieurs docteurs célèbres, non pour se déterminer sur ce qu'il voulait faire, mais pour se servir de cette consultation afin d'obtenir ma retraite, qui lui fut accordée, quoique je n'eusse plus mon aimable protectrice, ni le commissaire en chef à qui j'avais tant d'obligations : il était alors passé à l'armée d'Italie, où il contribua au succès de cette brillante campagne.

Après avoir ainsi été déclaré par la faculté de médecine incapable de servir dans la cavalerie et dans l'infanterie, mon oncle me fit appliquer des

sangsues qui me dégagèrent tellement du volume qui m'importunait, que je me crus guéri ; cependant je ne pouvais encore marcher sans le secours de ma béquille, et je m'en affectai si vivement que mon oncle crut devoir me demander ce qui m'inquiétait, puisque je me trouvais rendu à la liberté et au repos, et qu'il ne s'agissait que d'attendre ; qu'à mon âge rien n'était encore perdu, mais qu'il craignait de n'avoir pas toute ma confiance, quoiqu'il se fût toujours montré mon ami beaucoup plus que mon tuteur.

Ce reproche fait avec le ton de la plus tendre affection, me porta à lui demander ce qui pouvait lui inspirer un pareil doute ; que j'étais au contraire disposé à ne lui rien dissimuler de ce qui me tourmentait.

— Ce doute vient, mon ami, de ce que je n'ai encore pu m'expliquer pour-

quoi tu as adressé les vingt-cinq mille livres que j'ai reçues pour ton compte à un banquier, au lieu de me les avoir adressées directement.

— Il est vrai, mon oncle, que je l'aurais dû ; mais j'ai craint, en vous adressant ce paquet, qui passait le volume ordinaire d'une lettre, qu'il n'inspirât de la curiosité dans un temps où le secret des lettres n'était pas toujours respecté ; au lieu qu'en m'adressant à un homme qui, par sa profession, en recevait de semblables, il me semblait que je prenais une précaution nécessaire. Je voulais vous en prévenir par le même courrier ; mais j'étais réellement dans l'embarras d'un homme qui ne s'était jamais vu tant d'argent, qui sentait la nécessité de ne point le garder, et qui était dans le désordre qui suit un combat.

Voilà comment je me justifiai de ce

tort, qui n'était point en effet un défaut de confiance.

Mon oncle s'accusa avec une franchise qui fut pour moi un secret reproche d'avoir desiré l'indépendance, et qui me fit connaître que cette légère inquiétude de sa part ne venait que de ce que ne possédant rien que je ne pusse regarder comme à moi, il aurait été affligé de ne pas trouver dans mon cœur un juste retour de ses sentimens. Après cette explication, il continua ainsi :

—Je peux donc te demander comment, à ton âge, libre encore de choisir un état, ayant de l'argent comptant, une fortune qui peut te mettre à portée de rester indépendant ou de faire un mariage avantageux, tu peux être affecté de rester un mois tranquille, ou même plus s'il le faut; ce n'est sûrement pas l'amour qui te tourmente;

on ne trouve pas de maîtresse au milieu d'un camp.

— Voilà précisément, mon oncle, ce que vous ignorez et ce que je vais vous dire. Alors je lui racontai depuis l'origine, c'est-à-dire, depuis ma rencontre dans la rue de Provence, comment j'étais devenu amoureux de ce qu'on pouvait appeler une *chimère*, comment j'étais parvenu à la connaître, comment je l'avais retrouvée, quel homme était son oncle, comment j'étais parvenu à me faire aimer de la nièce, les engagemens que nous avions pris ensemble, enfin que n'ayant reçu d'elle aucune nouvelle, j'aurais voulu pouvoir sortir pour aller m'informer moi-même de ce que pouvait être devenu M. Rouvy, et commencer aussi à me livrer à l'étude de la médecine dont j'avais toujours eu l'intention de faire mon état.

— Ce que tu viens de me dire, mon cher Tilly, change tout-à-fait ta situation et mes vues sur toi; tu te trouves par un hasard imprévu avoir une qualité honorable dans le monde; il est inutile d'en embrasser une autre moins dangereuse que la guerre, mais non moins fatigante pour celui qui doit toujours être prêt à voler au secours des malheureux, et qui laisse le regret, non d'avoir tué à dessein et avec privilège comme le guerrier, mais d'avoir tué sans intention.

— Comment, mon oncle, cette science que vous révérez....

— Oui, mon ami, nous laisse parfois le doute de n'avoir pas pu sauver la vie pour avoir préféré tel moyen à tel autre. Nous reviendrons sur cet objet; il ne s'agit en ce moment que de ta maîtresse, ou, ce qui revient au même, de ton bonheur. Elle n'aurait

rien que tu la voudrais, il n'y a pas là-dessus le moindre doute, d'après tout ce que tu sens pour elle. Tu espérais recevoir de ses nouvelles à mon adresse, tu n'en as point; il faut la retrouver; j'irai pour toi; indique-moi quelques traces à suivre, et je pars.

— Ah! mon cher oncle! venez m'embrasser, puisque je ne peux y aller moi-même. Il vint me serrer dans ses bras, et me fit éprouver que j'avais le bonheur de trouver réuni dans un si bon parent l'affection d'un père et l'indulgence d'un ami.

Je donnai à ce cher oncle les noms et les demeures de tous ceux dont je savais que M. Rouvy était connu, et chez qui il pourrait en avoir des nouvelles. Il n'en trouva aucun; les uns étaient aux armées, les autres étaient retirés dans leurs terres, et plusieurs, dont les affaires étaient dérangées,

avaient disparu ou étaient introuvables : telle fut cette inutile recherche.

CHAPITRE XXXIV.

Pendant les huit jours perdus à s'informer de M. Rouvy, un changement sensible était survenu dans ma situation ; j'étais parvenu à pouvoir porter la pointe de mon pied à terre sans éprouver de douleur ; mais il fallait toujours m'appuyer sur une canne pour ne pas hasarder de faux pas, qui eussent pu devenir dangereux. Je demandai à mon oncle si je pouvais profiter de ce changement pour satisfaire l'envie que j'avais de sortir.

Il exigea que je ne me hasardasse pas à sortir sans appui, c'est-à-dire, sans

être accompagné de quelqu'un, surtout en descendant de voiture, et je m'empressai de profiter de cette permission pour consacrer ma première sortie à la bonne Marianne.

Je n'avais point encore répondu à la lettre qui m'annonçait son délogement. Je ne lui avais point fait part que j'eusse eu le bonheur de retrouver mademoiselle de Belmont; l'objet de cette réserve de ma part était de ne pas détruire l'opinion où elle était que je lui devrais ce bonheur; elle me l'avait si souvent répété, elle avait tant de plaisir à le croire, que je n'avais pas voulu lui ôter un espoir qui lui était si agréable.

Je n'avais cependant point oublié que j'avais sacrifié ce ménagement à mon intérêt, en indiquant à ma chère Sylvie la demeure de mademoiselle Dupuis comme un moyen de plus de

pouvoir me retrouver; mais j'espérais pouvoir réparer cette contradiction dans ma conduite si l'on commençait, comme il était naturel, par la demeure de mon oncle pour me chercher ou pour m'adresser une lettre, parce qu'alors, rapproché de mademoiselle de Belmont sans le secours de Marianne, il était possible de concerter avec une personne dont je connaissais l'esprit et la délicatesse, un moyen de réaliser la prédiction de cette bonne et sensible fille.

Il ne me restait donc pour le moment à me justifier auprès d'elle que de mon silence, ce qui était facile d'après le malheur que j'avais eu d'être grièvement blessé. Ce fut le sujet de la lettre que je crus devoir lui adresser, pour ne pas lui causer une trop vive surprise en paraissant devant elle sans l'avoir prévenue.

Après avoir pris cette précaution,

je ne songeai plus qu'à me mettre en état de faire cette visite que j'avais annoncée pour le lendemain matin; mais j'éprouvai un embarras que je rougirais d'avouer, si après avoir cru ne pas devoir dissimuler mes fautes, je ne me croyais obligé de ne pas dissimuler mes faiblesses. J'avais honte de me montrer boiteux et ne pouvant marcher que soutenu par une canne. Pour diminuer le ridicule de paraître dans cet état en public, j'imaginai devoir lui donner une cause honorable, et au lieu de m'envelopper d'une redingotte, de prendre mon uniforme de chasseur et mes épaulettes de capitaine.

Tout alla à merveille, excepté les bottes : la jambe gauche seule fut chaussée; mais la droite ne put l'être que par le costume civil, pour ne pas donner aux nerfs qui n'avaient pas encore repris leur élasticité, une ten-

sion qui aurait retardé ma guérison.

Mon arrivée chez mademoiselle Dupuis fut un évènement; je passai entre deux comptoirs garnis de jeunes personnes, dont l'une me conduisit dans une salle qui était au fond du magasin, où je trouvai ma bonne et ancienne amie qui m'attendait pour déjeûner. En voyant ma démarche, ma figure pâle et mes moustaches, elle resta d'abord incertaine; mais aussitôt qu'elle m'eut reconnu, elle vint à moi, me serra dans ses bras, et, après m'avoir fait asseoir, sa première question fut de me demander si je resterais toujours boiteux; qu'elle ne croyait pas, d'après ce que je lui avais écrit, que j'eusse été blessé à ce point.

Pour la rassurer, je m'empressai de lui dire que je n'avais plus que quelque temps à passer pour être entièrement rétabli.

Il fallut lui raconter tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ, dont je ne lui fis cependant connaître que ce qu'elle devait savoir.

— Vous ne m'avez pas tout dit, reprit-elle, car vous ne me parlez point de vos affaires de cœur : seriez-vous guéri ?

— Ah ! ma chère amie ! que dites-vous ?

— On ne guérit pas de cela, je le vois bien ; mais j'ai quelques droits à votre confiance, et je serais bien affligée si je l'avais perdue.

Non, ma chère amie, non ; vous l'aurez toujours ; mais je ne sais rien de rassurant ; l'oncle de mademoiselle Sylvie était à l'armée, d'où il est parti avant moi. J'ai été à portée de savoir que son humeur est défiante, que tout lui fait ombrage, et que tant que sa nièce sera sous sa domination, il sera

impossible de l'obtenir de lui; mais j'ai une indication sûre de la ville où je dois, sinon la retrouver, du moins avoir des renseignemens certains sur ce qu'elle est devenue, et je n'attends que le moment où je pourrai marcher facilement pour faire ce voyage, et tâcher de sortir de l'insupportable incertitude où je suis.

—Faites-le donc bien vite, et qu'enfin je vous voie heureux; car il ne me reste que cela à desirer pour l'être moi-même. Vous voyez que j'ai formé un établissement au-dessus de ce que j'espérais, car j'ai eu la faculté de pouvoir tirer de fabrique tous les objets importans, et de me former un magasin complètement assorti : j'ai débuté si heureusement que je n'ai plus de doute du succès. J'ai été forcée de prendre une jeune fille que je paie; quant aux trois autres elles sont en pension pour

apprendre le commerce : elles appartiennent à des familles honnêtes. Telle est, mon ami, la situation de mes affaires et le compte que j'ai cru devoir vous en rendre ; car elle est le fruit de l'instruction que vous avez bien voulu me donner.

Je la priai de ne rappeler le souvenir de notre liaison que par les momens agréables que je lui devais.

— Je le veux bien ; mais je ne dois pas oublier que j'ai de l'argent que vous m'avez laissé en dépôt ; je vais vous le rendre.

— Veuillez le garder encore ; il est possible que j'en aie besoin dans un moment où je ne voudrais pas importuner mon oncle, alors je vous le demanderai.

Elle me fit promettre de venir dîner avec elle toutes les fois que cela me serait agréable, et de regarder sa maison comme la mienne.

De retour de cette première visite, je me trouvai réellement mieux; je ne doutai plus qu'un peu d'exercice et de dissipation me devenaient nécessaire; je proposai à mon oncle de revenir à Paris; il y consentit, parce que je n'avais plus besoin que de prendre des bains jusqu'à mon entier rétablissement, dont je pourrais, disait-il, juger moi-même.

Un mois s'était déjà écoulé depuis mon arrivée à Paris, et quinze jours se passèrent encore avant que je pusse tout-à-fait appuyer mon pied et me permettre de marcher.

Ce fut pendant ces quinze jours, dont je donnai plusieurs après-dînées à mademoiselle Dupuis, et que je revins auprès de mon oncle sur les motifs qu'il m'avait opposés pour me faire renoncer à l'étude de la médecine.

Ces motifs ont deux causes, me dit-

il : la première, c'est que tu te trouveras assez d'aisance, lors même que mademoiselle de Belmont serait sans fortune, pour vivre indépendant, ce qui, de tous les sorts, est le plus doux; et que si elle n'est pas privée de la succession de son oncle, ce qui est au moins présumable, tu auras assez d'occupation de gouverner ton bien, de le faire fructifier sous tes yeux, d'en être l'administrateur, et de répandre l'aisance et le bonheur parmi les habitans dont tu seras entouré. Situation qui renferme tous les genres de félicité que puisse desirer un être raisonnable.

La seconde n'est relative qu'à la médecine. Ma considération pour cette science, la plus utile et la plus honorable, n'est point diminuée; mais je suis et je serai toujours affligé des secrets impénétrables de la nature, qui sont, pour l'esprit humain, des bornes

impossibles à franchir : parmi un grand nombre, je ne t'en citerai que quelques-unes.

Depuis Hippocrate, on n'est point d'accord sur la manière dont s'opère la digestion.

On n'en sait pas plus sur la génération, malgré l'immensité de volumes écrits sur cette matière.

On dit qu'un suc nerveux donne la sensibilité à nos nerfs; on n'a encore pu, par l'anatomie, découvrir ce suc.

Il en est de même des esprits animaux. Je m'arrête; en voilà assez pour te faire juger combien l'homme sensible doit souffrir d'ignorer des causes dont la connaissance reculerait les bornes de l'art de guérir, dans lequel il est réduit à agir par analogie, fruit, il est vrai, de ses observations et d'une longue expérience.

— Il me semble, mon oncle, que

ces observations et cette expérience doivent être comptées pour quelque chose.

— Sans doute, mais la certitude ne serait-elle pas préférable ?

— Cependant, mon oncle, vous ne m'avez pas moins guéri d'une énorme contusion qu'on m'avait fait croire presque incurable.

—J'ai rétabli la circulation du sang, j'ai rendu l'élasticité aux nerfs, mais je ne peux te préserver des ressentimens périodiques que tu éprouveras dans cette partie, parce que je ne peux remédier à l'altération que ces nerfs ont subie par un trop violent ébranlement.

Convaincu par cet entretien, je me soumis, comme j'avais toujours fait, aux conseils de mon oncle ; mais enfin parvenu à jouir de toutes mes facultés, je voulus les consacrer à m'éclairer sur

le sort de ma chère Sylvie; je lui annonçai cette résolution, qu'il approuva; j'en prévins aussi mademoiselle Dupuis, et deux jours après je partis.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

